LES
ARTISTES.

LES ARTISTES,

PIECE

EN QUATRE ACTES ET EN VERS,

PAR J. F. COLLIN-HARLEVILLE.

Représentée, pour la première fois, à Paris, le 19 brumaire, l'an cinq, (9 Novembre 1796).

.... De la vie humaine égayant le chemin,
Marchent tous à la gloire, en se donnant la main.
Les Artistes, acte III, scène première.

A PARIS,

De l'Imprimerie de David-Monier, rues du Bacq, N.° 249, et Dominique, N.° 239.

SE VEND

Chez L. C. Villeflose, rue de Verneuil, N.° 459.

CINQUIÈME ANNÉE DE LA RÉPUBLIQUE.

1797.

Je poursuivrai devant les Tribunaux, tout Contrefacteur de ma pièce *des Artistes*, et je ne reconnois d'édition véritable, que celle dont les exemplaires sont signés de ma main.

Collin Harleville

PRÉFACE.

CETTE pièce étoit d'abord en cinq actes : mais comme elle parut trop longue à la première représentation, j'ai cru devoir supprimer le 4.e acte, qui aussi bien étoit froid et languissant. A une seène près, entre le Peintre et Emilie, que l'on a regrettée, non qu'elle fût bonne, mais parce qu'elle étoit néeessaire, on ne s'apperçoit plus qu'il y ait eu rien de retranché ; et assurément, je ne dis pas cela pour me vanter : j'avouerai même que je redois toujours un quatrième acte au public. Quoiqu'il en soit, la pièce marche à présent ; et bien que le dernier acte soit presque tout neuf ; ce n'est pas celui qui paroît plaire le moins. Si je m'en étois cru pourtant, je n'eusse pas retouché cet ouvrage : je l'aurois retiré sur le champ (comme j'ai retiré *Être et Paroître.*) Pénétré d'une mélancolie profonde et sans remède, étranger depuis longtems au commerce des Muses, et toujours seul dans mes bois, j'allois m'y ensevelir pour jamais... Mes amis m'ont retenu, au moins pour quelques jours, m'ont ranimé, m'ont presque forcé de retoucher ma pièce. Le plus cher de tous ces amis, l'aimable auteur des *Etourdis*, qui depuis ce premier chef-d'œuvre, n'a, je crois, à quelques charmans contes près, fait de vers que

pour moi, qui semble avoir mis son bonheur dans mes succès, son orgueil dans ma réputation ; Andrieux, non content de m'avoir déterminé à corriger ces *Artistes*, ne m'a plus quitté pendant tout le tems de ce travail ingrat. Conseils, critiques, secours, j'ai trouvé tout en lui : que ne lui dois-je pas ?... oui, je me fais un devoir, un délice de rendre un hommage éclatant à ce modeste et généreux ami. Cher Andrieux ! puissent nos deux noms n'être jamais séparés !.. Ah ! s'il n'arrivent pas à la postérité, j'aime à croire du moins, qu'ils vivront quelque tems dans le souvenir des ames sensibles.

J'aime aussi à payer un tribut de reconnaissance au célèbre et estimable Vincent, qui a consacré son pinceau à la louange d'un art qu'il honore par ses talens. Son touchant *Tobie*, dont il a même eu la complaisance d'imiter la gravure, et sa *mélancolie*, ont par leur caractère pur, antique et patriarchal répandu sur la pièce un intérêt, un charme, qui en assurera peut-être la durée. On a fait plus d'un reproche à mes *Artistes* : car, à travers plusieurs critiques judicieuses, j'aurois désiré, je l'avoue, qu'on eût rendu plus de justice à la pureté de mes intentions, à l'utilité même de mon ouvrage ; tout imparfait qu'il est, on ne peut se dissimuler que son but est d'ennoblir, d'encourager les arts, et ce qui est plus essentiel encore, d'épurer les mœurs. On ma reproché, même avec le

ton de l'ironie, d'avoir peint des *Artistes Grandissons*; je ne sais; mais dans les amis que je viens de nommer, voilà déjà deux de mes personnages; et quant au troisième, quel est l'artiste qui ne se dise en secret: *Son' Pittor' anch'io?*

Sans-doute, avec plus d'oppositions, plus d'action, une intrigue moins légère, la pièce des *Artistes* eût été dramatique, animée, comique, enfin. Hé bien, j'ai supprimé le titre de *Comédie*. Ce n'est plus une représentation que j'offre aux spectateurs. C'est un éloge des arts que je présente aux artistes, aux amateurs éclairés: ce sont trois portraits *d'Artistes*, que je garantis ressemblans. J'ai la noble fierté d'assurer qu'il ne m'a coûté nul effort pour tracer ces trois caractères; et j'aime à croire qu'il n'est aucun de mes lecteurs honnêtes et sensibles... (et je n'en désire, je n'en connois point d'autres) qui en descendant au fond de son cœur, ne sente que la loyauté, les mœurs, la modestie, s'accordent avec le vrai talent, et sont bien dans la nature.

C. H.

PERSONNAGES.

ARMAND père, Cultivateur.

ARMAND, Peintre, son fils.

DORLIS, Poëte,
SINCLAIR, Compositeur, } Amis d'Armand.

EMILIE, jeune veuve,
Madame ALIX, } Voisines d'Armand.

MONLÉAN, Graveur.

FLORIMEL, frere d'Emilie, élève d'Armand.

Deux porteurs.

La Scène est à Paris, Tantôt dans l'attelier du Peintre, tantôt chez Madame Alix, toujours dans la même maison.

LES ARTISTES.

ACTE PREMIER.

La scène représente l'attelier d'un peintre d'histoire : au-devant de la scène, est un grand tableau de chevalet.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PEINTRE, L'ÉLÈVE.

(Le Peintre rêve profondément : l'Élève, un peu derrière lui, dessine : il s'interrompt et observe son maître.)

L'ÉLÈVE, *à voix basse.*

Comme mon bon ami rêve profondément!
C'est quelque belle idée; oh oui... ! ce cher Armand,
Ne le dérangeons point : ce seroit bien dommage.

(Il veut travailler, puis jette le crayon.)

Je ne peux plus avoir les yeux sur mon ouvrage.
Mais patience : un jour, ainsi je rêverai,
Et serai ce qu'Armand appelle être inspiré.
Il s'éveille.

LE PEINTRE, *sortant de sa rêverie.*

Oui, je vois se peindre en traits de flamme,
Ce que, depuis long-tems, je sentois dans mon ame.
Ce grouppe est fier, est plein de feu, de passion;
C'est l'amour des beaux arts bien mis en action.
Cette idée à la fois est touchante et sublime!
Oui, comme je la sens, si mon pinceau l'exprime,
Je pourrai faire un jour un assez bon tableau.

L'ÉLÈVE.

Si? ..... Je répondrois bien, alors, qu'il sera beau.

LE PEINTRE.

Ah! c'est toi?

L'ÉLÈVE.

Je regarde et j'écoute: O mon maître!
Vous semblez bien content.

LE PEINTRE.

Oui, j'ai sujet de l'être.
Tu vois ici, tu vois le plus heureux mortel!...
C'est une invention! et toi, cher Florimel,
Qu'est-ce?...

L'ÉLÈVE.

Oh! moi je n'ai point d'invention pareille,
Tout mon plaisir se borne à faire mon oreille.

LE PEINTRE.

Voyons. *(Il regarde.)*
Pas mal: Ce trait est délicat et fin.

L'ÉLÈVE.

Si je ne faisois pas comme il faut, à la fin,

J'aurois, d'intelligence, une bien foible dôse.
Depuis bientôt six mois, je ne fais autre chose.

LE PEINTRE.

Prélude essentiel.

L'ÉLÈVE.

Oui, mais fort ennuyeux.
Je fais toujous des nez, des oreilles, des yeux:
Mais quand pourrai-je donc faire tout un visage ?

LE PEINTRE.

Chaque état, mon ami, veut un apprentissage,
Exige un long travail.

L'ÉLÈVE.

Eh! Qu'est-ce que je fais ?
Dessiner, dessiner, et ne peindre jamais !...

LE PEINTRE.

Des élèves toujours voilà l'impatience!
Mais, sais-tu dessiner, en bonne conscience ?
Que de peintres, mon cher, qui, pour avoir trop tôt
Laissé là le crayon, et pris un vol plus haut,
Faits pour briller, eux même ont borné leur carrière,
Et maintenant, en vain, regardent en arrière!
Par le commencement sache donc commencer:
Comme, avant que l'on parle, il faut savoir penser;
Dessine bien long-tems, avant de vouloir peindre.
Tu m'en remercieras, un jour, loin de te plaindre.

L'ÉLÈVE.

Combien avez-vous donc dessiné, bon ami ?

LE PEINTRE.

Dix ans.

L'ÉLÈVE.

Allons, j'en ai pour neuf ans et demi.

LE PEINTRE.

Eh ! je dessine encor : j'en garde l'habitude.
Oui, la vie est trop courte, hélas ! pour notre étude.
Mais cette étude même est un plaisir aussi ;
Et quel plaisir surtout, quand on a réussi !
« Non, tout l'or de la terre et ses grandeurs factices, (1)
« Non, la volupté même et toutes ses délices,
« N'ont rien de comparable aux transports ravissans,
« Qui remplissent notre âme, et pénètrent nos sens :
« C'est alors, mon enfant, qu'on jouit, qu'on existe,
« Et que l'on sent combien il est beau d'être artiste.

L'ÉLÈVE *transporté.*

« Artiste ! Ah ! je veux l'être, Armand, je le serai.

LE PEINTRE *souriant.*

« Mais il faut dessiner.

L'ÉLÈVE.

« Oui, je dessinerai.
« Car vous serez, en tout, mon modèle, mon maître.

LE PEINTRE.

« Ton maître ? ton modèle ?... Ah ! je sais me connoître :
« Ainsi que toi, mon cher, je suis un écolier,

(1) Les vers guillemétés ont été supprimés à la représentation.

« Et tous deux à l'envi nous devons travailler,
« Étudier long-tems les œuvres immortelles
« De ces maîtres de l'art; car voilà nos modèles.
« Je te les ai nommés : O mon cher Florimel !
« Répète au fond du cœur ces grands noms, Raphaël,
« Michel-Ange, Rubens, Dominicain, Le Guide,
« Vandick, Le Titien... heureux d'être ton guide,
« Je bornerai ma gloire à te les bien montrer,
« Et tu prendras de moi l'exemple... d'admirer. »

L'Élève.

Mon cher Armand ! de vous chaque mot me ranime.
Qu'avec raison ma sœur vous chérit, vous estime !
Et qu'en ces sentimens je suis bien de moitié !

Le Peintre *(serrant la main de son Élève.)*

Ta chère sœur... a donc pour moi... quelque amitié ?...

L'Élève.

Quelque amitié !... sans doute, une amitié bien tendre;
Et la voisine aussi : car j'aime à les entendre.
Ah ! si vous écoutiez leur conversation !...
L'éloge !...

Le Peintre.

C'est l'effet de leur prévention :

L'Élève.

C'est l'effet, bien plutôt, de votre modestie.
Ce n'est pas tout : souvent, quand ma Bonne est sortie,
Ma sœur me parle encore, et de qui ? c'est d'Armand ;
Et ce sujet, à moi, me plaît également.

LE PEINTRE.

Cher enfant ! quand seul donc avec elle tu causes,
Elle te dit alors ?.....

L'ELÈVE.

Eh mais..... tout plein de choses....
Que sais-je ?

LE PEINTRE.

Mais enfin ?

L'ELÈVE.

Que mon sort est bien doux,
Que je suis trop heureux de vivre auprès de vous;
« Hélas ! mon bon ami, que ne suis-je à ta place ! »
(Dit-elle quelquefois) alors elle m'embrasse :
Et puis elle me dit d'être bien caressant,
Bien attentif, surtout d'être reconnoissant
De toutes vos bontés; et moi je vous demande,
Armand, si j'ai besoin qn'on me le recommande !

LE PEINTRE, *attendri.*

Je n'ai qu'à me louer de ton bon naturel,
« De ta docilité : mais c'est toi, Florimel, (1)
« Qu'il faut féliciter plutôt d'être le frère
« D'une sœur aussi..... bonne : elle doit t'être chère :
« Sens-tu bien ton bonheur ?

---

(1) Tous les vers guillemetés ont été supprimés à la représentation; j'ai cru devoir conserver. En les supprimant, il faut lier ainsi le passage : après ce vers :

« *Je n'ai qu'à me louer de ton bon naturel,* »

il faut mettre :

« *Mais toi que je te trouve heureux, cher Florimel,*
« *Oui, d'avoir une sœur si bonne, si parfaite.* »

L'Elève.

» Oh ! oui, certainement.
» Mais pourtant, j'en veux presque à ma sœur.

Le Peintre.

« Toi ! comment ?

L'Élève.

» Avec moi, voyez-vous ! elle est d'une réserve,
» D'un mystère ! . . . . surtout, depuis un tems, j'observe
» Qu'elle fait un secret de tous ses pas ; d'abord,
» Chaque matin, sans faute, en tout tems, elle sort,
» Sans nous dire ; « je vais en tel lieu. »

Le Peintre.

« Que t'importe,
» Mon ami, que ta sœur aille, vienne, entre, sorte ?

L'Élève.

» Oui, mais ce n'est pas tout : vous la voyez après
» Qui rentre dans sa chambre ; et là, nouveaux secrets.
» Car elle s'y renferme avec un soin extrême ;
» Et personne n'y peut entrer, Alix, moi-même. . .

Le Peintre.

» Hé bien ! . .

L'Élève.

« Et je ne puis deviner. . . . là. . . . pourquoi. . .
» Je sais qu'elle y travaille, oui, mais j'ignore à quoi.

Le Peintre.

» Eh mais, puisque ta sœur ne veut pas qu'on le sache. . .

L'Élève.

» Il est bien dur de voir que d'un frère on se cache.

Le Peintre.

» Frère ou non, ne cherchons jamais à pénétrer
» Les secrets de personne, et sachons ignorer.
« Ta curiosité me paroît indiscrète. »
Mais on vient.

L'Élève *après avoir couru à la porte.*

C'est, je crois, votre ami le Poëte.
Je l'aime tout-à-fait.

Le Peintre.

C'est m'aimer doublement.

SCÈNE II.

LE PEINTRE, L'ÉLÈVE, LE POETE.

Le Poete *entre vivement, et serre la main du Peintre.*

Bon jour.

Le Peintre.

De tout mon cœur.

Le Poete.

Et la peinture, Armand?

Le Peintre.

Mais, comme l'amitié, Dorlis, c'est pour la vie.

L'Élève.

D'être rivaux, amis, vous nous faites envie.

Le Poete.

Cher petit Florimel ! il est toujours gentil.
Hé bien, quoi ! le dessin, comment cela va-t-il ?

L'Élève.

Eh, mais, ce n'est pas moi qu'il faut qu'on interroge :
J'aurois mauvaise grace à faire mon éloge.

Le Peintre.

Moi, je puis le louer ; du moins je le loucrois,
S'il n'étoit là ; je suis content de ses progrès.

Le Poete *au Peintre.*

Courage : imite bien Armand. Sur ma parole,
Il pourra faire un jour honneur à ton école.

Le Peintre, (*souriant.*)

Mon école !

(*A l'Élève.*)

Mais trève, au moins quelques instans.
Il ne faut pas qu'un arc soit tendu trop long-tems.
Va donc te dissiper.

L'Élève, (*sort lentement.*)

Allons.

Le Poete.

Mais il me semble
Qu'il te quitte à regret.

L'Élève, (*revenant sur ses pas.*)

Oh oui : vous voir ensemble,
Vous écouter, voilà ma récréation.

Le Peintre.

Cher enfant ! va.

(*L'Élève sort.*)

SCÈNE III.

LE PEINTRE, LE POETE.

Le Poete.

Quel zèle et quelle affection !

Le Peintre.

Oui, ce petit bon-homme ira très-loin, je gage.

Le Poete.

Je le crois. Au fait,

Le Peintre.

Soit : parlons de ton ouvrage.

Le Poete.

Parlons du tien, plutôt : car c'est le plus pressé.

Le Peintre.

Hé bien, ton dernier acte est sans doute avancé ?

LE POETE.

Non : j'ai fait autre chose, une pièce légère.

LE PEINTRE.

Fort bien : « du grave au doux, du plaisant au sévère ! »
Voyons donc.

LE POETE.

Oh ! ce n'est encor qu'un premier jet :
Laissons mes vers ; parlons de ton nouveau sujet.
Hé bien, Armand, tiens-tu toujours à ton *artiste?*

LE PEINTRE.

Plus que jamais.
(mettant la main sur son front.)
Je sens que mon ouvrage existe.

LE POETE.

Ce tableau, mon ami, te fera grand honneur.

LE PEINTRE.

Je le souhaite au moins : mais un prix plus flatteur
Où j'aspire, à mes yeux le plus doux des salaires,
C'est de faire sentir aux artistes, mes frères,
L'importance et le but de leurs nobles travaux,
De leur faire chérir leur art et leurs rivaux.

LE POETE.

Pur, louable motif, dont l'artiste a d'avance
Dans le fond de son cœur reçu la récompense !
Mais il ne suffit pas de concevoir, il faut
Exécuter, finir : mon ami, ton défaut
Est d'être un peu trop lent, trop timide.

LE PEINTRE.

Peut-être.
Mais je suis en cela les leçons d'un grand maître,
Du tien, Dorlis : Eh ! oui, j'applique à mon tableau
Ce que disoit des vers le sévère Boileau.
« Vingt fois au *chevalet* remettez votre ouvrage. »

LE POETE.

J'applaudis à ton zèle, à ce rare courage.
Mais il ne faudroit pas trop souvent retoucher.
Tu sais que Protogène, à force de lécher,
De finir ses tableaux, leur ôtoit de la grace.
Tu m'as cité Boileau : moi je te cite Horace.
Il a dit en latin « de la mesure en tout. »

LE PEINTRE.

Ce mot est plein de sens : mais pour former mon goût,
Lis-moi tes vers.

LE POETE.

Mes vers ! eh ! quelle fantaisie ! . . .
Nous aurons bien le tems de parler poësie !

LE PEINTRE. . .

En vérité, Dorlis, on dit que les auteurs,
Les poëtes surtout, sont d'éternels lecteurs,
De leurs vers seulement, qu'ils ont toujours en poche ;
On ne te fera point un semblable reproche.

LE POETE.

Mes confrères et moi, rions de ces propos.
Va, mon cher, c'est un bruit que font courir les sots.

Le Poëte, ou plutôt le véritable Artiste,
A ce point, je le sens, ne peut être égoïste.
Il admire son art, et non pas ses travaux :
Il l'admire bien moins en lui qu'en ses rivaux,
Surtout quand il peut voir éminemment unie
La pureté des mœurs au modeste génie.
C'est alors qu'à l'orgueil on donneroit l'essor ;
Et voilà le vrai sens d'*Anch'io son' pittor'* !
Il honore à-la-fois Raphaël et Corrège,
Ou plutôt tous les arts : tiens, moi, te le dirai-je ?
Toutes les fois que j'entre en cet atelier-ci,
Je me dis en secret « et je suis peintre aussi ! . . »

LE PEINTRE.

Hélas ! . . . je ne puis dire « et moi, je suis poëte ! . . . »

LE POETE.

Tu l'es : ta poësie, Armand, quoique muette,
Est touchante, énergique ; et son feu créateur
N'en entraîne pas moins et l'esprit et le cœur.
Es-tu moins éloquent ? et me feras-tu croire
Que sans être poëte, on soit peintre d'histoire ?

LE PEINTRE.

Je puis l'être en ce sens ; mais, mon ami, combien
Je suis encore loin ! . . . Le bel art que le mien ! . . .

LE POETE.

Admirable en effet, et qui tient du prodige ! . .
Oh oui, sans doute, Armand, quel charme ! .. quel prestige !..
Avec un peu de toile, un pinceau, des couleurs,
Tu peins l'azur du ciel, le bel émail des fleurs,

Le crystal d'une eau pure, et la naissante aurore,
Et ce jour qu'après lui le soleil laisse encore,
Les rochers et les bois, les prés et leurs troupeaux,
Et ces ports animés par de nombreux vaisseaux.
Ce mélange savant et de lumière et d'ombre,
Donne une clarté vive, une teinte plus sombre,
Qui détache, prolonge, arrondit les objets;
Et tour à tour, au gré de ses divers sujets,
Respirant la terreur, la grâce, la noblesse,
Le peintre toujours trompe, et nous ravit sans cesse.
De son art enchanteur, ô magique pouvoir! . . .
Sous son pinceau vivant. . . douce erreur! on croit voir
Atalante qui court, Mercure qui s'envole:
Il peint le mouvement, et. . . presque la parole. . . .
Mais quoi! ce ne sont là que de ses moindres traits:
Des passions il sait rendre les grands effets;
Et plein de passion lui-même, il nous entraîne
De la crainte à l'espoir, de l'amour à la haine,
Du faîte de l'Olympe, au séjour des remords:
Il évoque l'absent, il ranime les morts;
Et des tems reculés nous retraçant l'histoire,
Lui-même, il éternise, à son tour, sa mémoire.

LE PEINTRE.

Courage, mon ami: mais, en faisant si bien
L'éloge de mon art, tu prouves pour le tien.
Le peintre ne sait point chanter les vers qu'il aime,
Et le poëte peint la peinture elle même (1).

---

(1) Ce vers est du bon Lafontaine, il est tiré d'une pièce de lui, peu connue, intitulée: *Les Grottes de Vaux*. On me pardonnera de le lui avoir emprunté, tant il entrait naturellement dans mon sujet.

LE POETE.

Ce n'est pas là répondre.

LE PEINTRE.

Eh ! je ne réponds point.
Nous pourrions disputer très long-tems sur ce point.
Qu'importe des deux arts qui l'emporte sur l'autre ?
Tâchons plutôt chacun de faire honneur au nôtre.
Promettons-nous ici. . . non de ne point blesser
La pudeur ; sans frémir, on n'y sauroit penser,
Mais d'abjurer toute œuvre et légère et futile,
De ne rien composer, rien qui ne soit utile ;
D'avoir toujours un but intéressant, moral ;
Et vers ce but tous deux marchant d'un pas égal,
De nous bien affermir dans ces bonnes pensées,
Trop surs qu'elles seront un jour récompensées,
Moins encore par l'éclat et la célébrité,
Que par le sentiment de notre loyauté.

LE POETE.

J'avois formé ce vœu dans le fond de mon âme :
Tu le fais éclater, et ton discours m'enflamme.
Oui, je me promets bien, oui, faisons-nous la loi,
Quelsque soient nos talens, d'en consacrer l'emploi.
Quand nos âmes, Armand, sont si bien assorties,
Faut-il qu'un rapport manque à tant de sympathies ?

LE PEINTRE.

Et lequel donc ?

LE POETE.

Il tarde à ma tendre amitié
De te voir possesseur d'une aimable moitié,

Qui fasse ton bonheur, ainsi que fait la mienne.
N'est-ce pas, cher Armand ?

LE PEINTRE.

Il faut que j'en convienne,
Je porte quelque fois envie à ton bonheur.

LE POETE.

Tu soupires !... Allons, épanche ici ton cœur.

LE PEINTRE.

Ah !...

LE POETE.

Je sais ton secret, au moins je le devine,
Tu brûles, mon ami, pour ta jeune voisine.

LE PEINTRE.

Hé bien, oui; car je puis avouer franchement,
A mon ami surtout, un si pur sentiment.

LE POETE.

L'avouer ?... Fais en gloire. Ah ! ce seroit dommage
Que vous, qui nous tracez la vive et belle image
Des fortes passions, de l'amour, du désir,
De tout ce qui jamais put émouvoir, saisir;
Vous, dis-je, n'eussiez pas le cœur tendre et sensible.
Non, non, mon cher Armand, cela n'est pas possible.
Qui se mêle de peindre, et n'a jamais aimé,
Ne fera qu'un tableau froid, sec, inanimé :
Il pourra devenir un passable copiste,
Un bon dessinateur, un brillant coloriste;
Mais, crois-moi, sans l'amour, sans ce feu pur, divin,
Au titre de grand peintre, il prétendroit en vain.

LE PEINTRE,

LE PEINTRE.

Et quand d'un si beau feu, mon âme est enflammée,
Juge combien le choix de la personne aimée
Ajoute à mes transports !... Je ne la peindrai pas :
Tu connois ses vertus, son esprit, ses appas.

LE POETE.

Oui.

LE PEINTRE.

Mon amour, l'espoir de plaire à ce que j'aime,
Me rend meilleur, m'élève au-dessus de moi-même,
Charme mes longs travaux, me tient lieu de plaisirs,
Épure ma pensée, et jusqu'à mes désirs.

LE POETE.

Amour digne d'Armand, et digne d'Émilie !
Sans doute elle le sait : toute femme jolie
Le devine avant nous.

LE PEINTRE.

Je n'ai pas dit un mot.

LE POETE.

Quoi ?...

LE PEINTRE.

Je suis, tu le sais, timide.

LE POETE.

Oui ; beaucoup trop.
Que crains-tu ? Pour parler, que peux-tu donc attendre ?
Dis.

LE PEINTRE.

J'attends qu'à sa main je puisse au moins prétendre ;

LE POETE.

Tu le peux.

LE PEINTRE.

Non.

LE POETE.

C'est bien être modeste : il faut
Savoir s'apprécier et sentir ce qu'on vaut.

LE PEINTRE.

Sentir ce que je vaux ? Eh ! moi-même le sais-je ?
A la main d'Émilie, hélas ! quel titre aurais-je ?
J'ignore, mon ami, quel rang m'est réservé.
Tu me crois du talent ; mais rien ne l'a prouvé.

LE POETE *(en montrant les tableaux.)*

Rien ? tout cela n'est rien ?

LE PEINTRE.

Non, ce n'est rien encore ;
Et mon talent à peine, a commencé d'éclore.
Enfin, j'ai vingt-huit ans ; et toi, Dorlis, et toi,
Plus jeune, et cependant bien plus connu que moi,
Tu peux déjà compter deux bonnes tragédies...
Que dis-je ? bientôt trois, sur la scène applaudies :
Je ne suis point jaloux, cher Dorlis, tu le sais,
Encor moins d'un ami ; mais ton dernier succès,
Ce battement de mains si cher à mon oreille,
Souvent au sein des nuits, en sursaut me réveille.

LE POETE.

Cet éloge m'est doux, je ne puis le nier :
Mais va, tu n'as déjà plus rien à m'envier.

Je me trompe, ou bientôt, Armand, ta modestie
Par tel événement peut se voir démentie.
Et ce prix qui dans peu doit être décerné !
Prix solemnel, unique !... O moment fortuné !
Quel honneur immortel au vainqueur il doit faire !...
Car enfin, ce n'est point un concours ordinaire,
Un prix d'élèves ; non : les plus rares talens,
Tous les maîtres de l'art se sont mis sur les rangs.
Il seroit beau sur eux d'obtenir l'avantage :
Si pourtant, mon ami, c'étoit là ton partage !
Si... ce jour même... O ciel !... tu remportois le prix !...

LE PEINTRE.

Le prix ? moi !...

LE POETE.

Surement, tu serois bien surpris :
Je ne le serois point : Je ne sais quel idée...
Mon espérance, enfin, n'est pas très mal-fondée.
Oui, j'ose te promettre...

LE PEINTRE.

Oh ! toujours tu promets !...

LE POETE.

Tu crains toujours ;

LE PEINTRE.

Et toi, tu ne doutes jamais.
Jusqu'à l'évènement je garde le silence.
A mon cœur, jusques-là, je ferai violence.
Dussai-je perdre enfin ce que j'aime ; sois sûr
Que je n'offrirai point la main d'un peintre obscur.

(Il entend du bruit.)

Sinclair !... De mon amour ne lui dis rien encore :
Je veux qu'excepté toi, tout le monde l'ignore.

LE POETE.

Je t'admire, mon cher : amoureux et prudent !
Mais j'en suis plus flatté d'être ton confident.

SCÈNE IV.

LE PEINTRE, LE POETE, SINCLAIR.

SINCLAIR.

Bon jour : Je suis charmé de vous trouver ensemble.

LE PEINTRE.

Mais on ne t'a point vu depuis long-tems, ce semble.

LE POETE.

Trois jours entiers, sans voir ses amis !... c'est affreux.

SINCLAIR.

Ah ! grondez-moi, vraiment !... Vous êtes bien heureux :
Vous êtes libres, vous ; oui, vous pouvez sans peine
Vous voir, causer ensemble, et nul soin ne vous gêne.
Moi, c'est tout le contraire, et je me vois jetté
Dans ce vain tourbillon de la société.
Il faut, à tout moment, que je fasse ou reçoive
Des visites ! . . et bien que toujours j'en redoive,
Il me reste si peu de tems pour l'amitié,
Pour les beaux arts ! . . hier, c'étoit une pitié ! . .
Il m'a fallu passer la plus triste soirée

Qui tout entière dut vous être consacrée :
C'est à la dérobée, enfin, que je vous voi.
Ne me grondez donc pas, mes amis, plaignez-moi.

LE POETE, *(en riant.)*

Aussi, pourquoi, mon cher, es-tu riche ? . .

SINCLAIR.

Peut-être
Plaisantes-tu : d'honneur, je suis fâché de l'être.
Mes richesses souvent m'ont causé des regrets :
De ce malheur pourtant je me consolerois,
Si vous aviez permis, du moins, que ma fortune,
Bienfait du pur hasard, entre nous fût commune.
D'une part du fardeau vous m'auriez soulagé.
Par vos refus, cruels, vous m'avez affligé.
Et c'est bien tout au plus, si je vous le pardonne.

LE PEINTRE.

J'ai cependant pour toi fait plus que pour personne.
J'ai reçu de ta main, tu veux bien l'oublier,
Des cadeaux qui jamais n'ont pu m'humilier.
Il est doux d'accepter de celui que l'on aime,
Et c'est moins recevoir que donner à soi-même.

LE POETE.

Et moi, ces instrumens, et ces livres divers,
Ces cartes ! . . .

SINCLAIR.

Tout cela vaut-il un de tes vers ?
Ah ! cessez. . . .

LE POETE.

Cesses donc toi-même un vain reproche,
Qu'Armand et moi, je pense, avons peu mérité;
Et laisse-nous jouir de cette liberté,
Le besoin d'un artiste, et qui fait nos délices,
A qui nous avons fait tant d'autres sacrifices!..

SINCLAIR.

Allons. Mais à propos, mon concert, c'est demain.

LE PEINTRE.

Ah! vraiment?

SINCLAIR.

Ma musique est achevée enfin.

LE POETE.

Bon!

SINCLAIR.

Oui, j'ai mis en chant ton Ode à la Peinture:
Le chantre et le sujet, tout est d'un bon augure.

LE PEINTRE.

(à Sinclair.) (au Poëte.)
Ta musique, tes vers, mon art!... ah! mes amis,
On ne sauroit, je pense, être mieux réunis.

SINCLAIR.

Oui, si l'air que j'ai fait répondoit aux paroles.

LE POETE.

C'est charmant. Tous les trois jouons ici nos rôles.

SINCLAIR.

Vous, d'accord; mais pour moi, disons la vérité;

Je mets bien peu de chose en la communauté.
Je suis honteux, vraiment, de cette vie oisive,
Et j'ai l'air du frélon dans une ruche active.

LE POETE.

Quelles expressions ? . . . oisif ! . . tu ne l'es pas.
Tu sèmes chaque jour mille fleurs sur nos pas.
Tu charmes nos loisirs : d'une trop longue veille
Sommes-nous fatigués ; ta harpe nous réveille.
Et moi, si, par hasard, j'ai fait quelques bons vers,
Tu les mets en musique ; et tous ces charmans airs,
Ta voix leur prête encor des grâces si touchantes,
Que je trouve mes vers très-beaux, quand tu les chantes.

SINCLAIR.

Nous verrons si demain tu les applaudiras :
Vous viendrez tous les deux.

LE POETE.

Nous n'y manquerons pas.

LE PEINTRE.

Non surement ; et moi, j'y menerai mon père.

SINCLAIR.

Ton père est à Paris ?

LE PEINTRE.

Il y sera, j'espère,
Dans trois heures.

LE POETE.

Ah ! Dieu ! ton père, cher Armand !

Tu ne le disois pas : reçois mon compliment.

LE PEINTRE.

Oh ! oui, de tout mon cœur : mon bonheur est extrême.
Je m'en vais rassembler ici tout ce que j'aime.

LE POETE.

Notre réunion ce soir a toujours lieu ?

LE PEINTRE.

Sans doute ; rendez-vous ici.

SINCLAIR.

Bon.

LE POETE.

Sans adieu.
Prépare tes pinceaux ; et toi, monte ta lyre :
Car je sens que j'aurai quelque chose à vous lire.

SINCLAIR.

Oui, va vîte et reviens.

LE POETE.

Au revoir, mes amis ;
A ce soir :

LE PEINTRE.

Oui, j'y compte. Allons, mon cher Dorlis ;
Courage : « c'est ainsi que l'on marche à la gloire. »

LE POETE, *de loin.*

Tu connois le chemin, Armand ; on peut t'en croire.

SCÈNE V.

LE PEINTRE, SINCLAIR.

SINCLAIR.

QUE je l'aime ! . . . qu'il a de talent et d'esprit ! . .

LE PEINTRE.

Surtout de naturel ! . . Croirois-tu qu'il chérit
Ma réputation plus encor que la sienne ?

SINCLAIR.

Mais. . . . sa façon de voir seroit assez la mienne.

LE PEINTRE.

Ah ! quelle différence ! . . .

SINCAIR.

Elle est grande, en effet.
Mais trève aux vains discours, car cela gît en fait.
Armand, fais-moi donc voir un moment ton Tobie :
Car je voudrois. . . Eh mais, ta voisine Émilie
Le garde-t-elle encore ? . . . .

LE PEINTRE.

Oui, je te l'avouerai :
Je le laisse chez elle : elle l'a désiré.

SINCLAIR.

Ta voisine a du goût. Elle paroît aimable.

LE PEINTRE.

C'est peu dire, Sinclair : elle est si respectable !

SINCLAIR.

Je ne l'ai vue encore que trois ou quatre fois,
Et ne puis. . . . plus heureux, chaque jour, tu la vois.

LE PEINTRE.

Et je m'applaudis fort d'un si doux voisinage.

SINCLAIR.

Tu partages, je vois, leur paisible ménage ?

LE PEINTRE.

Oui, depuis que pour moi l'on a cette bonté,
A mes travaux, dès-lors, je vaque en liberté.
Près de la sœur, du frère, et d'une autre compagne,
Je regrette un peu moins mon père, la campagne.

SINCLAIR.

Ah ! je n'en doute pas. Ta voisine, dis moi,
Est jeune encore ? . .

LE PEINTRE.

On l'est à vingt-six ans, je croi.

SINCLAIR.

Oh oui, sans doute, Armand, et c'est l'âge que j'aime :
Car il réunit tout. .

LE PEINTRE.

Je penserois de même.

SINCLAIR.

N'est-elle pas veuve?

LE PEINTRE.

Oui, depuis près de trois ans,
D'un fort mauvais époux, qui causa ses tourmens,
Dont les excès, l'humeur farouche et tyrannique,
Ne lassèrent jamais sa douceur angélique.

SINCLAIR.

Cette femme m'inspire un bien vif intérêt :
N'a-t-elle pas été plus riche qu'elle n'est ?

LE PEINTRE.

Quelques mots échappés, par fois me l'ont fait croire :
Mais à peine elle en a conservé la mémoire.
Elle trouve en son cœur la source du vrai bien,
Sort peu, travaille, lit, et ne regrette rien.

SINCLAIR.

Armand, tu disois vrai : rien n'est plus respectable.
Sais-tu bien, entre nous, qu'une femme semblable
Pourroit d'un galant homme assurer le bonheur?

LE PEINTRE.

Comment donc ?

SINCLAIR.

Oui, je dis qu'on se feroit honneur
D'apprécier ainsi la vertu peu commune,
Et qu'on seroit trop bien payé de sa fortune.

LE PEINTRE.

A quel propos, Sinclair ?...

SINCLAIR.

Chez elle, en vérité,
Tout me charme ; son air, . . . là. . de simplicité,
De bonté, de douceur, ses grâces ingénues,
Enfin. . . Armand, dis-moi, sur elle as-tu des vues ?...

LE PEINTRE.

Moi, comment ?...

SINCLAIR.

Aurois-tu quelque prétention ?...

LE PEINTRE.

Eh ! pourquoi me fais-tu pareille question ? . .

SINCLAIR.

La question, ce semble, est assez naturelle.
Toi, voisin d'Émilie, et vivant auprès d'elle,
Il se pourroit. . . . par moi je puis bien en juger,
Que déjà ses attraits eussent su t'engager.
Oui, toi-même, à sa main, Armand, pourrois prétendre.

LE PEINTRE.

Moi, prétendre à sa main ? *(à part.)*
Que me fait-il entendre ?...

SINCLAIR.

Parle franchement.

LE PEINTRE.

Quoi ? tu pourrois supposer
Que j'ai, moi, le désir ou l'espoir d'épouser...
Émilie ?.. Ah ! pour elle, et je te le proteste,
J'eus toujours une estime, un respect !... mais du reste...

SINCLAIR, *(vivement.)*

Tu n'y songes donc pas ?

LE PEINTRE.

Eh mais... de bonne foi,
Puis-je mon cher Sinclair ?...

SINCLAIR, *(de même.)*

Eh bien, j'y songe, moi.

LE PEINTRE.

Qui ? toi ?

SINCLAIR.

Moi même.

LE PEINTRE,

(à part.) *(haut.)*
O ciel !... Eh mais, je t'en supplie,
Explique-toi,... tu dis ?...

SINCLAIR.

Oui, que pour Émilie
Mon respect, mon estime augmente chaque jour,
Et devient, je le sens, un véritable amour.
En un mot, je désire, et du fond de mon âme,
L'épouser.

LE PEINTRE.

L'épouser ?

SINCLAIR.

Je cherchois une femme

D'une humeur douce, égale, et dont l'air, le maintien,
Prêtât un nouveau charme à son moindre entretien,
Instruite sans orgueil, sage sans pruderie,
Qui fût de tous mes pas la compagne chérie:
Je la trouve en ces lieux, Armand; et dès demain,
Tu me verras offrir ma fortune et ma main.
Puisse-t-elle avec moi consentir d'être heureuse !...

LE PEINTRE.

Cette offre est délicate autant que généreuse:
Elle est digne de toi.

SINCLAIR.

Tu m'approuves, Armand ?

LE PEINTRE.

Puis-je désapprouver un si beau mouvement ?
Mais tu ne comptes pas précipiter l'affaire ?...

SINCLAIR.

Je serois, entre nous, bien tenté de le faire.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'en ai le dessein,
Armand, je le nourris dès long-tems dans mon sein:
Mais souvent, tu le sais, un instant nous décide.

LE PEINTRE.

Que la réflexion et t'éclaire et te guide.

SINCLAIR.

Aussi j'y compte bien, mais la réflexion
Ne fera qu'affermir ma résolution.

LE PEINTRE.

Il s'agit du bonheur.

SINCLAIR.

Ah ! cet hymen l'assure.

LE PEINTRE.

(à part.)

Et détruit tout le mien.

(haut.)

Ainsi je t'en conjure,

Songes-y bien, mon cher.

SINCLAIR.

Oui, j'y songe ; au revoir :

J'ai rendez-vous ; j'y cours : je reviendrai ce soir.

LE PEINTRE.

Et moi, je vais aller au-devant de mon père.

SINCLAIR.

C'est bien fait. A ce soir :

LE PEINTRE.

Oui, j'y compte, et j'espère,

Que tu ne feras rien, du moins, sans m'avoir vu.

SINCLAIR.

Non, mais reviens bien vîte.

LE PEINTRE, *(à part.)*

O dessein imprévu !

SINCLAIR, *(en sortant.)*

Je m'applaudis enfin d'avoir de la fortune.

LE PEINTRE, *(à part, en le reconduisant.)*

Je regrette, à présent, de n'en avoir aucune.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

ACTE II.

(*La scène représente une chambre bien simplement meublée, celle de Madame Alix.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

EMILIE, MAD. ALIX, (*toutes deux cousant, brodant.*)

Madame ALIX.

C'est un bien grand bonheur que d'aimer le travail.
Si du ménage encore on y joint le détail,
Le tems s'écoule! . . . Il est onze heures et demie.

EMILIE.

Quoi ? déja ? . . Je le sens, ô respectable amie !
On est moins malheureuse, en sachant s'occuper.
Dans l'enfance, ils m'ont dit : (on aime à nous tromper)
Que le travail étoit une charge, une peine,
De tout tems imposée à la nature humaine :
Charge ou non, je ne sais ; mais moi, soir et matin,
En secret, chère Alix, je bénis le destin
Qui fit dans le travail goûter un vrai délice ;
Et c'est l'oisiveté qui seroit un supplice.

Mad. ALIX.

Vous peignez tout cela ! . . J'aime à vous écouter.

ÉMILIE.

Ce bonheur-là, c'est vous qui le faites goûter.
Graces à votre exemple, auprès de vous j'oublie
Tous mes chagrins passés.

Mad. ALIX.

O ma chère Émilie !
O ma fille ! . . . Car j'aime à vous donner ce nom ;
Cela ne vous fait pas, je crois, de peine, oh non.

ÉMILIE.

Ah ! de peine ! . . il n'est point d'expression plus chère :
J'ose aussi quelque fois vous appeler ma mère.

Mad. ALIX.

Charmante ! . . . Et donnez-moi ce nom-là plus souvent.
Car je vous aime, oh oui, comme mon propre enfant.

ÉMILIE.

Je le crois. Je lisois dans Sterne, auteur que j'aime :
« On plante un arbre : et puis avec un soin extrême
« On l'arose ; pourquoi ? parce qu'on l'a planté ».
Par une suite ainsi de la tendre bonté
Que vous eûtes pour moi, vous m'aimez d'avantage.

Mad. ALIX.

Ah ! que me dites-vous ? Cessez donc ce langage ;
Vous ne me devez rien : le hazard a tout fait.
Quoi ! l'hospitalité seroit-elle un bienfait ?
Elle n'est qu'un plaisir ; et chaque jour, je pense,
J'en ai reçu de vous la douce récompense.

ÉMILIE.

Et comptez-vous pour rien ces consolans discours,
Plus précieux encor pour moi que vos secours ?

Mad. ALIX.

Nous faisons vous et moi le plus joli ménage ! . .
Ménage qu'embellit encor le voisinage
De notre jeune Peintre, oui d'Armand ; entre nous,
C'est qu'il est bien aimable.

ÉMILIE.

Il est honnête et doux.

Mad. ALIX.

Et comme il est rangé ! . . Comme il aime l'étude ! . . .

ÉMILIE.

Comme il met à profit le tems, la solitude ! . .

Mad. ALIX.

J'admire sa candeur et sa simplicité.

ÉMILIE.

Et pour mon jeune frère il est d'une bonté ! . .

Mad. ALIX.

Quel dommage, entre nous, qu'il n'ait point de fortune !

ÉMILIE.

De fortune ? ah ! croyez qu'Armand en possède une,
Qui vaut tous les trésors.

Mad. Alix.

Et quoi donc ?

Émilie.

Son talent,
Chère Alix, sa belle ame, et son cœur excellent.

Mad. Alix.

Il a bien sûrement tous ces dons en partage,
Et c'est, je vous l'avoue, un très-grand avantage.
Mais avec tout cela, ma fille, un peu de bien
Viendroit fort à propos, et ne gâteroit rien.

Émilie.

Ah ! . . richesses jamais ne seroient mieux placées.

Mad. Alix.

Bon ! nous seules avons de ces bonnes pensées
Quand nous ne pouvons rien ; et tel qui le pourroit,
Le riche, enfin, jamais ne s'en aviseroit.

Émilie.

Hélas ! non.

Mad. Alix.

Mais . . que sais-je ? . . un jour . . Et la gravure ?
Cela va-t-il ? . . .

Émilie.

Ah ! ciel ! plus bas, je vous conjure.

Mad. Alix.

Mon dieu ! vous avez peur : vraiment il sembleroit
Que c'est un crime !

ÉMILIE.

Non : mais c'est un grand secret.

Mad. ALIX.

Vous avez fait, vraiment, des progrès bien rapides.

ÉMILIE.

Allons donc ! vantez moins des ébauches timides.

Mad. ALIX.

Quoi ! vous n'aviez jamais manié le burin ?

ÉMILIE.

Dès l'enfance j'avois du goût pour le dessin :
A ce travail charmant que d'heures consacrées !
Mon crayon a rempli de bien longues soirées.
Quelquefois, plus hardie, employant les couleurs,
J'ai fait quelques portraits, et j'ai peint quelques fleurs.

Mad. ALIX.

Mais vous n'aviez jamais gravé ?

ÉMILIE.

Jamais, ma chère.

Mad. ALIX.

En ce cas, c'est vraiment bien extraordinaire.

ÉMILIE.

Mais de notre voisin quand je vis ce tableau,
Ce *Tobie*, à-la-fois, et si simple et si beau,

De mon peu de talent loin d'être intimidée,
J'osai de le graver, former la douce idée,
Pour mieux étudier cet ouvrage charmant.
Je pris un maître habile ; et seule et lentement,
M'exerçant chaque jour, le tems, la patience,
Je ne sais quel attrait, me tint lieu de science.

Mad. Alix.

Oui ; l'ouvrage et le Peintre ont dû vous inspirer.
Vous avez un talent à vous faire adorer.
Mais jugez-donc un peu qu'elle surprise extrême,
Quand il reconnoîtra que c'est son tableau même . . . !

Emilie.

Il ne le verra pas, de quelque tems au moins.
Comme j'ai travaillé, je jouis sans témoins ;
Et je veux en cela, copiste un peu fidèle,
Tâcher d'être modeste ainsi que mon modèle.

Mad. Alix.

Allons, je me tairai : mais quelqu'un vient. Comment ?
C'est votre graveur.

Émilie.

Quoi ? mon graveur ?

Mad. Alix.

Oui, vraiment.
C'est lui-même qui va vous donner, je parie,
Des leçons de gravure et non de modestie.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

ÉMILIE, LE GRAVEUR.

LE GRAVEUR.

MADAME...

ÉMILIE.

Eh mais, Monsieur, par quel hazard ? pourquoi
Avez-vous pris le soin de vous rendre chez moi ?
Nous étions convenus que, pour moins vous distraire...

LE GRAVEUR.

Je ne viens plus ici comme maître ; au contraire ;
Ce seroit de ma part un inutile soin :
De leçons, à présent, vous n'avez nul besoin.

ÉMILIE.

Qui ? moi ? vous plaisantez !...

LE GRAVEUR.

Point. Je sais m'y connoître.
Vous en saurez bientôt autant que votre maître.

ÉMILIE.

C'est pure modestie.

LE GRAVEUR.

A moi ? non ; mon défaut
N'est pas d'être modeste, au moins plus qu'il ne faut :
On sait s'apprécier ; et je crois qu'un *Artiste*
Seroit, sans amour-propre, un être froid et triste.

Mais je n'en connois point : votre talent, d'ailleurs,
Est encor mon ouvrage ; et c'est un des meilleurs.

ÉMILIE.

Ah ! c'est trop me flatter.

LE GRAVEUR.

Eh ! non. Votre *Tobie*,
Tout compliment à part, est un trait de génie.

ÉMILIE.

Puis-je croire ? . . . Ce n'est qu'un ouvrage ébauché,
Mon maître ; et surement vous l'avez retouché.

LE GRAVEUR.

Un peu, si vous voulez ; les têtes, je suppose,
Par-ci, par-là, quelque ombre . . . oh mais, fort peu de chose,
L'ouvrage est bon : aussi, j'ai ma manière à moi,
Pour enseigner, un tact, certain je ne sais quoi :
Souvent, c'est un coup d'œil, une seule parole,
Un rien. . . Que vous dirai-je, enfin ? . . de mon école
Il est déja sorti vingt maîtres renommés :
Deville et *Beauvarlet* furent par moi formés.
Tant d'autres ! . . quelques-uns m'ont surpassé peut-être :
Je ne suis point jaloux, et dis : « Je fus leur maître ».
Vous sur-tout, vos progrès ont été surprenans :
Vous êtes mon élève, au plus, depuis trois ans :
Hé bien !.....

ÉMILIE.

Avec plaisir je vous rends cet hommage,
Monsieur.

LE GRAVEUR.

En vérité c'eût été bien dommage.
Voyez comme souvent on doit au pur hasard !.....
Savoir déjà saisir les finesses de l'art !
Et d'un art !..... car enfin, c'est l'art par excellence.

ÉMILIE.

En effet ; il est beau de pouvoir, en silence,
Méditer, contempler un superbe tableau,
Copier.....

LE GRAVEUR.

Copier ?... ah ! le terme est nouveau !
Au métier de copiste allez-vous me réduire ?
Non, non, graver n'est pas *copier*, c'est traduire.
Entendez-vous ?

ÉMILE.

Je suis bien loin de rabaisser...

LE GRAVEUR.

Copier !...

ÉMILIE.

Ah ! pardon, si j'ai pu vous blesser.

LE GRAVEUR.

Eh mais, vous même ici qui parlez de *copie*,
Sentez-vous qu'en gravant ce tableau de *Tobie*,
Votre modèle enfin, vous l'avez embelli ?

ÉMILIE.

Embellir un tel peintre ?

LE GRAVEUR.

Eh ! ce peintre accompli,
Quel est-il ! on ne sait seulement s'il existe.

ÉMILIE *vivement.*

Je parle de l'ouvrage et non pas de l'artiste.

LE GRAVEUR.

Son nom n'est pas encore, jusqu'à moi, parvenu :
S'il avoit du talent, il me seroit connu.

ÉMILIE.

Ah ! croyez que bientôt il se fera connaître.

LE GRAVEUR.

Sans doute, grace à vous : dès qu'on verra paraître
Une si belle estampe, alors on nomera...

ÉMILIE.

Mon estampe ? jamais elle ne paraîtra.

LE GRAVEUR.

Quoi ? vous renonceriez vous même à votre gloire ?
Renfermer ses travaux dans son laboratoire ?
Est-il possible ?

ÉMILIE.

Eh ! oui : j'y mets trop peu de prix.

LE GRAVEUR.

Mais permettez...

ÉMILIE.

Oh ! rien : car c'est un parti pris.

LE GRAVEUR.

Allons...

ÉMILIE.

Vous me trouvez peut-être singulière ?

LE GRAVEUR.

Un peu. Voyez ! je forme une bonne écolière :
J'espère qu'elle va me faire grand honneur :
Mais point.

ÉMILIE.

La gloire, hélas ! ne vaut pas le bonheur.
Quoiqu'il en soit, monsieur, vous voudrez bien me rendre
Mon épreuve :

LE GRAVEUR.

Hé bien donc, vous voulez la reprendre ;
Soit. — Ah ! Monsieur Sinclair !...

ÉMILIE.

Par quel hasard ? comment ?

SCÈNE III.

ÉMILIE, LE GRAVEUR, SINCLAIR.

SINCLAIR.

MADAME, pardonnez : j'entre un peu librement.
C'est que.... chez mon ami je n'ai trouvé personne ;
Et je venois...

EMILIE.

Monsieur ! . . sans peine on vous pardonne :
L'ami d'Armand ne peut qu'être le bien-venu.

SINCLAIR.

Que de bonté ! . . . *(au graveur avec beaucoup de grace.)*
C'est vous ! *(à Émilie.)*
Il vous est donc connu,
Notre cher Monléan ?

LE GRAVEUR

Oui, j'ai cet avantage.
C'est qu' . . . , entre nous, Madame a vraiment en partage
Un goût peu commun . . . .

ÉMILIE.

Ah ! j'ai toujours eu du goût
Pour les bons tableaux.

SINCLAIR.

Oui ?

LE GRAVEUR. *(d'un air de finesse)*

Pour l'estampe sur tout.

SINCLAIR.

Ce goût nous est commun, et je m'en félicite,
Madame ; Monléan a souvent ma visite.
(au graveur.)
Avez-vous du nouveau, par hazard ?

LE GRAVEUR.

Ah ! vraiment ! . . .
Si j'en ai ! . . .
(Émilie lui fait signe de se taire.)
Rien du tout : non, malheureusement,
On ne fait rien ; j'entends qu'on ne fait rien qui vaille.

SINCLAIR.

Rassurez-vous ; croyez qu'en silence on travaille ;
J'en suis sûr. Vous verrez bientôt de toutes parts
S'éveiller le génie, et renaître les arts.

ÉMILIE. (*à Sinclair.*)

Vous les servez si bien ! . . .

SINCLAIR.

Au moins, je les adore.

LE GRAVEUR.

Oui, d'un moment à l'autre un talent peut éclore.

SINCLAIR.

Je l'espère ; et je crains beaucoup moins, en effet,
Le défaut de talent, que l'abus qu'on en fait,
C'est surtout aux graveurs.... pardon, que je m'adresse.
Que d'un burin moëlleux la grace enchanteresse
M'offre les jeux, l'amour, la douce volupté ;
J'y consens et souris ; mais je suis révolté
De ces honteux objets d'un éternel scandale,
Qu'un avide marchand effrontément étale,
Qui blesent les regards, et corrompent le cœur,
Et que le goût proscrit autant que la pudeur.

ÉMILIE.

Que j'aime cette haine ; et pure et généreuse,
Marque d'une belle ame ! Ah ! cette ligue affreuse
D'objets licentieux offerts à nos regards,
Fera bientôt haïr et mépriser les arts.

LE GRAVEUR.

Vous avez bien raison, et la foule en est grande.
Oui, mais que voulez-vous ? il faut que tout se vende.

SINCLAIR.

Il faut ? . . . Je ne vois pas cette nécessité.

ÉMILIE.

Le beau même, à ce prix, seroit trop acheté.

LE GRAVEUR.

De ces torts le graveur est-il seul responsable ?
Le peintre, ce me semble, est le premier coupable :
Moi, je n'invente rien.

SINCLAIR.

Je le sais, mon ami ;
Mais le peintre a grand tort, et le graveur aussi.

LE GRAVEUR.

Soit, convenez qu'il est, dans le siècle où nous sommes,
Des artistes, je dis des femmes et des hommes,
Des graveurs, en un mot, dont le burin est pur.

SINCLAIR.

J'en suis persuadé, mon cher.

LE GRAVEUR.

Moi, j'en suis sûr.
Et si vous en doutiez, j'en offrirois la preuve.

ÉMILIE (*vivement.*)

Ah ! nous vous en croyons.

LE GRAVEUR, *bas à Sinclair.*

Venez voir une épreuve,
Superbe !...

SINCLAIR, *bas au graveur.*

Ah, ah ! fort bien : ce soir, je vous verrai.

LE GRAVEUR *haut.*

Adieu, Madame, adieu ; car je suis affairé.

ÉMILIE.

Adieu : n'oubliez pas sur tout votre promesse.

LE GRAVEUR.

Non, non, soyez tranquille,
(*bas à Sinclair.*)
Et vous... car on me presse ;
Ne venez pas trop tard : j'ai même le tableau.
(*à Émilie, haut.*)
Je vais songer à vous.

ÉMILIE.

Bien.

LE GRAVEUR, *bas à Sinclair.*

Vous verrez du beau.
Il sort.

SCÈNE IV.

ÉMILIE, SINCLAIR.

SINCLAIR.

Il est habile ; mais d'un amour-propre extrême.
Son art est le premier, à l'entendre ; et lui-même
Le premier de son art.

ÉMILIE.

Vous le connoissez bien.
Il n'est pas sans talent, après tout.

SINCLAIR.

J'en convien :
Mais, tout épris qu'il est d'une louange vaine,
De le louer toujours il épargne la peine.

ÉMILIE *en souriant.*

Il est vrai.

SINCLAIR.

Mais c'est trop nous occuper de lui :
Perdrai-je un tems si cher à vous parler d'autrui ?
Ah ! permettez qu'ici, Madame, je profite
Du hasard à qui seul je dois cette visite.
Et mon empressement ne peut être suspect ;
Car j'ai pour vous d'Armand l'estime, le respect.

ÉMILIE.

Je sais, des trois amis, la liaison intime,
Fruit de la sympathie, et que nourrit l'estime :
Elle honore tous trois.

SINCLAIR.

Ah ! c'est moi seulement :
Mais vos bontés encore honorent plus Armand.
Bontés, dont chaque jour un nouveau témoignage
Lui fait, avec transport, bénir son voisinage.
Je sens tout son bonheur ; et qu'il me soit permis
De le féliciter au nom de ses amis.

ÉMILIE.

ÉMILIE.

De quoi, Monsieur ?...

SINCLAIR.

Pardon, s'il ose, en votre absence
Donner un libre cours à sa reconnoissance.

ÉMILIE.

Bontés ? reconnoissance ?... Ah ! cessez ce discours.
Eh quoi donc ?... quelques soins, quelques légers secours,
Qu'entre voisins il est naturel qu'on se rende !...
Est-ce donc là, Monsieur, une bonté si grande ?
Heureuse de pouvoir ménager les instans
D'un artiste occupé de soins plus importans,
De charmer quelquefois l'absence d'un bon père,
De remplacer des sœurs, une famille entière !

SINCLAIR.

Oui, vous le consolez de ces parens chéris :
En vain de vos bienfaits vous rabaissez le prix :
Cette délicatesse....

ÉMILIE.

Épargnez-moi, de grace....

SINCLAIR.

Je parle au nom d'Armand, et je sens qu'à sa place,
Mes sentimens seroient précisément les siens.
Ce que vous appelez de petits soins, des riens,
Eh mais, c'est tout cela qui compose la vie ;
Et je sens que la sienne est trop digne d'envie.

ÉMILIE.

Vous parlez en ami ; rien n'est plus naturel :
Mais quoi ? cet agrément n'est-il pas mutuel ?
Et ces légers secours, ces riens, je le suppose,
Dont, selon vous, la vie entière se compose,
Lui-même, chaque jour, ne me les rend-il pas,
Par mille procédés obligeans, délicats ? . .
Que dis-je ? les instans qu'il consacre à mon frère,
Et ces leçons dont rien ne sauroit le distraire....
Car c'est cela qu'on peut nommer de la bonté,
Dès long-tems envers moi l'ont trop bien acquitté ;
Qu'il ne parle donc plus de sa reconnoissance.

SINCLAIR.

Je me tais, comme lui, par pure obéissance:
Mais déplairai-je moins, en changeant de sujet ?
De ma visite, au fond, vous seule êtes l'objet.

ÉMILIE.

Moi, Monsieur ? . . .

SINCLAIR.

Vous. Daignez m'écouter sans colère ;
Sure que je suis loin de vouloir vous déplaire.

ÉMILIE.

Monsieur, je vous écoute.

SINCLAIR.

Ah ! Madame ! je vois
Qu'un seul moment peut bien décider quelquefois
De notre vie entière : oh ! oui, j'en fais l'épreuve.
Je n'ai vû que trois fois une charmante veuve,

Jeune encore, qui joint la grace à la beauté,
Et c'est assurément sa moindre qualité :
Car le ciel la combla de toutes ses largesses,
Et ne lui refusa qu'un seul don, les richesses :
Vous la reconnoissez, peut-être, à ce portrait.

ÉMILIE.

Monsieur !..

SINCLAIR.

Jusques au bout je vais être indiscret ;
Car je puis avouer un penchant légitime.
Cette veuve, je l'aime, autant que je l'estime.
Ce qu'Armand m'a dit d'elle, et ce que j'ai pu voir,
Tout nourrit dans mon ame, et l'amour et l'espoir ;
Oui, l'espoir de lui faire agréer le partage
D'un bien, qui, par lui-même, est un mince avantage,
Si l'on n'y joint des mœurs, un cœur sensible et franc.
Mais de mon caractère un bon et sur garant,
C'est Armand ; je l'invoque : il vous verra, Madame ;
Il a lu, comme moi, dans le fond de mon ame :
Il sait le digne objet que j'ai fait vœu d'aimer,
Et moins tremblant, peut-être, osera le nommer.

ÉMILIE.

Monsieur... assurément... Ce que je viens d'entendre,
Vous le croirez sans peine, a droit de me surprendre :
J'étois peu préparée....

SINCLAIR.

Ah ! Madame, pardon,
Si, me laissant aller à ce doux abandon,
J'ai fait une démarche un peu trop indiscrette.

D'abord, je voulois prendre Armand pour interprète ;
Peut-être, un vœu, par moi trop vainement conçu,
En passant par sa bouche, eût été mieux reçu.
Me serois-je trompé ? pardon, j'ai cru, Madame,
Qu'en venant seul à vous, qu'en vous ouvrant mon ame,
Sans détour et sans art, oui, j'aimois à penser
Que ma franchise au moins, ne pourroit vous blesser.

ÉMILIE.

Aussi ne croyez pas, Monsieur, qu'elle me blesse.
Votre air, tout-à-la-fois, de candeur, de noblesse ;
Cette démarche, enfin, je suis de bonne foi,
N'a rien que d'obligeant et de flatteur pour moi.
Votre estime, un aveu si délicat, si tendre,
Au retour le plus doux auroit droit de prétendre.
L'ami d'Armand, d'ailleurs, n'est pas fait surement....

SCÈNE V.

ÉMILIE, SINCLAIR, Mad. ALIX.

Mad. ALIX, *accourrant.*

MA chère, le voici....

ÉMILIE.

Qui ?

Mad. ALIX.

Le père d'Armand.

SINCLAIR.

Bon !...

ÉMILIE.

Le père d'Armand ! Ah ! qu'il entre, qu'il vienne ;
(à Sinclair.)
Vous permettez, Monsieur ?...

SINCLAIR.

Oui : vous jugez sans peine
Que je suis comme vous, empressé de le voir.

ÉMILIE.

Mais quoi ?... chère Maman, allons le recevoir.

Mad. ALIX.

Il monte, et dans l'instant vous l'allez voir paroître.

SINCLAIR.

J'entends quelqu'un venir ; eh oui, c'est lui peut-être.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. ARMAND, père, L'ÉLÈVE.

L'ÈLÈVE, *introduisant le vieillard*

ENTREZ, entrez.

Mad. ALIX.

Oui, oui, soyez le bien-venu.

M. ARMAND.

Chères Dames, pardon, si sans être connu....,

Mad. Alix.

Ah ! vous l'êtes d'avance : asseyez-vous, de grace :
Tenez, il faut d'abord que, moi, je vous embrasse.

M. Armand.

De bon cœur.

Émilie, *s'avançant vers lui.*

Permettez....

M. Armand *l'embrassant.*

Quel excès de bonté !

Sinclair.

Oui, nous vous connoissions, et par un beau côté,
Par votre cher Armand. Citoyen respectable,
Que vous êtes heureux d'avoir un fils semblable !....
Et je ne parle point de son rare talent,
Mais de sa loyauté, de son cœur excellent :
Ce que surtout en lui j'estime, je révère,
C'est son attachement, son respect pour son père ;
Bien naturels, au reste, et que chacun vous doit,
Et qui n'étonnent plus, du moment qu'on vous voit.

M. Armand.

Je ne puis vous répondre ; et mon ame attendrie.....

Sinclair, *lui serrant la main.*

C'est répondre, cela.

(à Émilie.)

Permetttez, je vous prie,
Que je puisse bientôt renouer un discours,
D'où dépend, je le sens, le bonheur de mes jours,

ÉMILIE.

Vous me ferez honneur.

SINCLAIR, *à M. Armand.*

Sans adieu ; car j'espère
Voir bientôt rèunis, et le fils et le père.

SCÈNE VII.

ÉMILIE, Mad. ALIX, M. ARMAND, L'ÈLÈVE.

M. ARMAND.

CE jeune homme paroît bien aimable.

Mad. ALIX.

Oui, charmant.

ÉMILIE.

Faut-il s'en étonner ? Il est l'ami d'Armand.

Mad. ALIX.

Et vous voyez en nous ses fidèles amies,
Ses voisines, de cœur, toutes les deux unies,
Pour avoir soin du fils, comme pour bien fêter
Le père tendre et cher qui vient le visiter.

L'ÉLÈVE.

Je le dois bien surtout, et par reconnoissance,
Moi, pour qui votre fils a tant de complaisance ! . . .

M. Armand.

D'un si touchant accueil que je me sens comblé !
Oui, c'est vous dont mon fils m'a si souvent parlé :
Je vois Madame Alix, et l'aimable Émilie :
Car de ces deux noms-là chaque lettre est remplie.

Émilie.

Ah ! croyez que partout votre estimable fils
Par son bon naturel se fera des amis.

M. Armand.

C'est l'effet, je le vois, de la seule indulgence.
Où donc est ce cher fils ?

Mad. Alix.

Mais, à la Diligence :
Car vous aviez écrit à notre bon voisin.....

M. Armand.

Il est vrai ; mais depuis, j'ai changé de dessein.
Outre qu'en ce tems-ci, la Diligence est chère,
Moi, j'ai pris ma cariole ; elle est douce et légère...

Mad. Alix,

Ce digne homme ! . . Un moment je m'en vais vous quitter :
Cependant, Émilie avec vous va rester.
Car chacun à son lot ; et dans ce doux partage
Je me suis reservé les détails du ménage.
(à l'Élève.)
Viens m'aider, mon enfant.

L'Élève.

Oh oui, de tout mon cœur.

Je suis du bon papa le petit serviteur.
Notre Armand a là bas, dit-il, un jeune frère ;
Et je vais à Paris en tenir lieu, j'espére.

M. Armand.

Bien obligé, mon cher.... Votre nom ?

L'Élève.

Florimel.

(Il sort avec Mad. Alix.

SCÈNE VIII.

ÉMILIE, M. ARMAND.

M. Armand, *suivant des yeux l'Élève.*

L'aimable et cher enfant ! quel heureux naturel !
Mais, après tout, ici, tout le monde est de même.

Émilie.

C'est qu'ici, tout le monde estime Armand et l'aime.

M. Armand.

Mon fils est bien heureux.

Émilie.

Ah ! c'est en ce moment,
Plus que jamais, qu'il faut lui faire compliment.

M. Armand.

Je vais donc le revoir : que je jouis d'avance !

Il est bien naturel, après cinq ans d'absence....
Car je ne l'ai point vu depuis cinq ans.....

ÉMILIE.

Cinq ans ?

M. ARMAND.

Mon dieu ! oui, tout entiers. En vain, depuis ce tems,
Je l'appelle ; il promet, et toujours il diffère.
A cet éloignement je ne saurois me faire :
C'en est trop... Et, tenez, je ne puis vous cacher
Que je viens à Paris, exprès, pour le chercher.

ÉMILIE.

Pour passer quelques jours avec vous ?

M. ARMAND.

Pour la vie.

ÉMILIE.

L'emmener pour toujours ?

M. ARMAND.

J'en aurois bien envie,
Je vous en fais l'aveu : j'ai grand besoin de lui.
Je ne puis m'en passer, et surtout aujourd'hui.
Car, voyez-vous ?.. ma ferme est comme abandonnée :
J'ai deux fils à l'armée ; et puis, ma fille aînée
Est mariée ; enfin, je n'ai plus avec moi
Que ma seconde fille et mon petit Éloi.
Vous le voyez, Madame, il est bien nécessaire
Qu'Armand revienne enfin vivre auprés de son père,
Qu'il vienne soutenir, consoler mes vieux jours ;
Que j'ai réellement besoin de son secours.

ÉMILIE.

J'entends bien : votre fils, d'ailleurs, est si sensible ! . .
Mais demeurer là-bas, lui sera-t-il possible ?

M. ARMAND.

Impossible ? et pourquoi ?

ÉMILIE.

C'est qu'il n'est pas aisé,
Quand on est à Paris bien naturalisé,
Quand on sût y former de longues habitudes,
Y suivre avec succès d'importantes études ; . . .
Je crois, dis-je, qu'il est fort difficile alors
De changer tout-à-coup....

M. ARMAND.

Quoi ? faut-il tant d'efforts
Pour rentrer sous le toît et paisible et champêtre
Qu'habitent nos parens, et qui nous a vu naître ?

ÉMILIE.

Oh non : mais quoi, son art, pour lequel il fait voir
Un goût si décidé !

M. ARMAND.

Vous devez le savoir ;
Moi, j'en pourrois douter. Depuis ce long espace,
Qu'ici, que loin de nous, à sa peinture il passe,
Je ne vois pas qu'il ait tant fait parler de lui.

ÉMILIE.

Non, pas beaucoup peut-être, au moins jusqu'aujourd'hui;
Mais tant mieux : il se forme, il s'exerce en silence.

Bientôt, au premier jour, il prend l'essor, s'élance,
Et dans cette carrière il se fait un grand nom,
Qui vous étonnera.

M. ARMAND.

Je ne dis pas que non.
A peine paroit-il être sûr de lui-même.

ÉMILIE.

Ah ! si vous consultez sa modestie extrême,
Sans doute il vous dira qu'il n'a point de talent.
Armand en possède un, bien vrai, bien excellent ;
Mais ne m'en croyez point : croyez-en d'autres gages
Qui ne peuvent tromper.

M. ARMAND.

Lesquels donc ?

ÉMILIE.

Ses ouvrages.

M. ARMAND.

M'y connois-je ?

ÉMILIE.

Le vrai saisit d'abord le cœur.
Vous verrez son *Tobie*.

M. ARMAND.

Ah ! Tobie ?

ÉMILIE.

Oui, Monsieur.
C'est son premier ouvrage, et son meilleur, peut-être.
A peine alors sorti du toît natal, champêtre,

Tout respiroit en lui cette fraîcheur du goût,
Cette simplicité, ce naturel, surtout
Ces mœurs que votre exemple en son cœur a gravées...
Que dis-je ? à Paris même il les a conservées.
Mais enfin, il étoit tout plein de vous. -- Armand,
Pour peindre son Tobie, a saisi le moment
Où ce bon patriarche et sa digne compagne,
Venus, suivant l'usage, au haut de la montagne,
Attendent leur enfant si tendrement chéri.
Sa mère l'apperçoit, se lève, pousse un cri;
On le soupçonne au moins, à l'air d'impatience
Du vieillard, qui d'abord, quoiqu'aveugle, s'avance,
Étend les bras, n'a pas le tems de ramasser
L'appui de ses vieux ans... Prompt à les dévancer,
Leur chien aboïe et court; car vous pouvez bien croire
Qu'il est dans le tableau, puisqu'il est dans l'histoire.

M. Armand.

Je crois bien que mon fils ne l'a point oublié.

Émilie.

Plus loin,... chaque détail au sujet est lié :
C'est le jeune Tobie, et l'Ange tutelaire,
Que du soleil-couchant un doux rayon éclaire;
L'un vif, tendre, empressé, dans son air, son maintien,
L'Ange svelte, léger, et comme aërien;
Charmant grouppe !.... Oh ! c'est bien le genre du Corrège.
L'ouvrage entier ravit. Enfin, que vous dirai-je ?
Il a dans son ensemble aimable, original,
Je ne sais quoi de pur et de patriarchal.

M. Armand.

Oui, cette seule idée annonce un cœur sensible :

Je reconnois Armand. Moi dans toute la Bible,
C'est *Tobie* et *Joseph* que je chéris le plus :
Aussi, mon fils et moi, nous les avons bien lus.
Hélas ! je fus souvent ce bon père Tobie :
Combien de fois, avec cette bonne Eusébie,
Ma femme, qui vivoit alors !... mon pauvre Armand !...
Tu ne la verras plus...

ÉMILIE.

Hélas !

M. ARMAND.

Ce cher enfant
Devoit donc avec nous passer une quinzaine :
Il nous l'avoit promis. Pendant une semaine,
Nous allions tous les jours au *côteau de Marvet*,
Et le fidèle *Turc* de même nous suivoit :
Car ce pauvre animal aimoit son jeune maître !...
Nous regardions toujours si nous verrions paraître
Ce cher Armand... mais non, Armand n'est point venu :
Je n'étois pas aveugle, et je l'aurois bien vu.

ÉMILIE.

Bon père !...

M. ARMAND.

Une autre cause au pays le rappelle,
Que je ne vous dis pas ; et c'est l'essentielle.

ÉMILIE.

Oui ?

M. ARMAND.

Tenez, entre nous, je viens le marier.

ÉMILIE.

Marier Armand ?

M. ARMAND.

Oui.

ÉMILIE.

Quoi ! le sacrifier ?

M. ARMAND.

Ce seroit bien dommage : oh non, je vous assure :
Dès long-tems, il connoit, il aime sa future.

ÉMILIE.

Vous dites ?...

M. ARMAND.

Qu'ils s'aimoient dès leurs plus jeunes ans,
Et s'aiment encore plus, depuis qu'ils sont absens,
Si j'en juge du moins par la pauvre Julienne :
Elle chérit Armand !...

ÉMILIE.

Ah ! je le crois, sans peine.

M. ARMAND.

Et je ne doute point qu'Armand de son côté
Ne lui conserve aussi même fidélité.

ÉMILIE.

En effet, je présume...

M. ARMAND.

Enfin, ce mariage

Est, je vous l'avouerai, l'objet de mon voyage.
Il vous en a parlé sans doute ?

ÉMILIE.

Nullement.
Il ne m'ouvrit jamais son cœur un seul moment.

M. ARMAND.

Tout m'annonçoit pourtant...

ÉMILIE.

Quelle erreur est la vôtre ?
Il m'estime peut-être... *(à part)* oh ciel ! il aime un autre.

M. ARMAND.

Mais je crois l'entendre ; Oui, c'est lui même, je sens...

SCÈNE IX.

ÉMILIE, M. ARMAND, LE PEINTRE.

LE PEINTRE *se jettant au cou de son père.*

Mon père !

M. ARMAND.

Cher Armand !...

LE PEINTRE.

Mon père !... après cinq ans,
Le ciel a donc permis qu'enfin je vous revoie !...

M. ARMAND.

Eh oui ; c'est moi qui viens.

LE PEINTRE.

Ah ! j'en mourrai de joie.

ÉMILIE.

ÉMILIE.

Pour tous deux, en effet, ce moment est bien doux.

LE PEINTRE.

Mon père, et dites-moi, comment vous portez-vous ?

M. ARMAND.

Tu vois, mon cher enfant, assez bien pour mon âge.

LE PEINTRE.

En effet, vous avez un excellent visage.

M. ARMAND.

Je suis encore gaillard, dispos, et je le sens,
Je supporte fort bien mes soixante-six ans.

ÉMILIE.

Mais j'admire en effet...

M. ARMAND.

Les champs, belle Émilie,
Le travail, et surtout point de mélancolie.

LE PEINTRE.

Vous êtes un peu las, peut-être ?

M. ARMAND.

Eh non, pas trop :
Vraiment, mon vieux cheval a bien le plus doux trot !
Paul m'a mené.

LE PEINTRE.

Je viens de le voir tout-à-l'heure :
J'aime bien que toujours près de vous il demeure.

E

M. Armand.

Oh ! j'en ai grand besoin : il a seul tout l'emploi.

Le Peintre.

Patience : bientôt mon jeune frère Éloi...

M. Armand.

Il est bon enfant ; mais... l'ambition le tue :
Ne veut-il pas deja mener une charrue ?
Cela n'a que douze ans ! . . .

Le Peintre.

Cher enfant ! et ma sœur
Agathe, et la petite, et mon oncle Vasseur ?. . .

M. Armand.

Tout le monde va bien ; tout le monde t'embrasse
Un million de fois.

Le Peintre.

En ce cas-là, de grace,
Oui, que je vous embrasse encore pour eux tous.

Émilie, *faisant mine de sortir.*

Je crains de vous gêner : alors....

Le Peintre.

Que dites-vous ?
Pouvez-vous, Émilie, avoir pareille crainte ?
Ah ! je puis, devant vous, me livrer sans contrainte
Au plaisir d'embrasser ce père bien aimé,
Que devant toutes deux j'ai si souvent nommé.

(à son père.)

Vous voyez la voisine obligeante, adorable,
Cette Émilie, à qui je suis si redevable ! . . .
Si vous saviez quels soins ! . . .

M. Armand.

Aisément, je le croi,
Mon fils : je viens déja de l'éprouver pour moi.

Le Peintre.

Oh non, vous ne pouvez juger la complaisance...,
Et l'expression manque à ma reconnoissance.

Émilie, *avec un dépit concentré.*

Vous mettez trop de prix à de bien légers soins :
Pour un voisin honnête, ai-je pû faire moins ?

Le Peintre.

Que pouvois-je espérer de plus ? . . . Croyez, mon père,
Qu'Agathe n'eût pas eu plus de soin de son frère :
Et je croyois ici, grace à tant de douceurs,
Retrouver mon bon père et mes aimables sœurs.

Émilie *affectant de sourire.*

J'en avois la tendresse, il faut que j'en convienne.

M. Armand. *souriant*

Mais tu ne me dis rien, mon ami, de Julienne ?

Émilie.

En effet....

Le Peintre *à Émilie.*

Jul ?.... Et quoi, connoîtriez-vous ? . .

ÉMILIE.

Non.

Sans votre père, encor, j'ignorerois son nom.

LE PEINTRE.

Pardon, je n'ai pas cru...

(à son père)

Comment se porte-t-elle ?

M. ARMAND.

Fort bien, toujours jolie, et surtout plus fidèle ;
Et tu l'aimes toujours ?

LE PEINTRE, *à Émilie.*

Qui ? moi ? vous souriez ?

ÉMILIE.

Je ne vois pas pourquoi vous dissimuleriez.

M. ARMAND.

La voisine sait tout : elle aprouve mes vues.

ÉMILIE *vivement.*

Qui ? moi ? Monsieur ? à peine elles me sont connues :
Je ne me mêle point des affaires d'autrui.

LE PEINTRE.

Ah ! sans doute : laissons ce sujet ; aujourd'hui,
Et les jours qui suivront, je suis tout à mon père.

M. ARMAND.

Nous en reparlerons une autrefois, j'espère.

LE PEINTRE.

Ne parlons que de vous.

SCÈNE X.

ÉMILIE, M. ARMAND, LE PEINTRE, L'ELÈVE.

L'ÉLÈVE

Venez donc, s'il vous plaît.
Madame Alix attend, et le dîner est prêt.

M. ARMAND.

Il me rappelle Eloi ; je crois qu'il lui ressemble :
Qu'en dis-tu, mon ami ?

LE PEINTRE.

Mais un peu, ce me semble.

L'ÉLÈVE.

Ah ! je vous aime autant que votre cher Eloi.

LE PEINTRE.

C'est mon petit Élève.

M. ARMAND.

Ah ! voilà son emploi !
Il peindra donc aussi ?

L'ÉLÈVE.

Mais oui.

M. ARMAND.

J'en suis fort aise,
En vérité !

L'ÉLÈVE.

Qu'a donc cela qui vous déplaise ?

M. ARMAND.

Rien...; si, comme à ton maître, il te faut dos dix ans ?..

ÉMILIE.

Puisse-t-il aussi bien employer tout son tems ! . . .

LE PEINTRE *à son père.*

Ah ! venez : quel repas ! la charmante soirée !
Douce réunion si long-tems désirée !
Je vous possède, enfin, mon père : quel plaisir !

M. ARMAND.

Va, nous le goûterons bientôt plus à loisir.

LE PEINTRE.

Plait-il ? . . .

M. ARMAND.

Bon, je m'entends.

ÉMILIE.

Et vous devez l'entendre ;
Ce me semble ; mais quoi, c'est trop nous faire attendre :
Allons.

M. ARMAND.

De tout mon cœur.

L'ÉLÈVE.

Par ici, bon Papa.

LE PEINTRE.

Mon père ! . . .

EMILIE *restée seule un moment.*

Il aime ailleurs : que mon cœur me trompa !

(Elle sort lentement.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

(La scène se passe dans l'attelier.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PEINTRE, LE POETE, SINCLAIR. L'ÉLÈVE, *dont le Peintre retouche le dessin.*

LE PEINTRE, *au Poëte qui entre.*

HÉ bien, mon cher Dorlis, aurons-nous du nouveau ? As-tu tenu parole ?

LE POETE.

Oui, mes amis.

SINCLAIR.

Bravo !..,

LE POETE.

Oh ! *bravo !* ... doucement : n'applaudis pas si vîte. Attends-donc que je lise.

LE PEINTRE.

Alors, lis tout de suite.

LE POETE.

Mon dieu ! très-volontiers. Mais quoi, mon cher Armand, Si ton père . . . ?

LE PEINTRE.

A cette heure, il dort précisément : Après dîner, toujours, il fait un petit somme.

LE POETE.

Ah ! j'entends.

SINCLAIR *se tournant vers la coulisse*

Dors en paix, digne et respectable homme !
(au Peintre.)
Ça, voyons.

LE POETE.

Je ne sais, d'honneur ! comment j'ai pu
Achever ce morceau : j'étois interrompu !
Au dehors, c'est le bruit, les cris du voisinage ;
Chez moi, c'est pis encor : le tracas du ménage,
Ma femme, mes enfans, et le nom de *Papa*
Cent fois... moi, je travaille à travers tout cela.

LE PEINTRE.

Épargnes-nous, Dorlis, cette longue préface.

LE POETE.

Oh ! ce n'est point du tout pour vous demander grace.
Je suis de bonne foi : critiquez à l'envi.

SINCLAIR.

Sois tranquille : à souhait tu vas être servi.
Mais lis donc vîte.

LE PEINTRE.

Eh oui.

LE POETE.

Mes amis, je commence.

LE PEINTRE.

Enfin !...

LE POETE *tire de sa poche un papier et lit :*

« LES VRAIS TRÉSORS ».

STANCES, ou bien ROMANCES.

(NOTA. *pendant cette lecture, le Peintre continue de retoucher le dessin de l'Élève qui est derrière sachaise ; le compositeur, tout en l'écoutant, va et vient du piano aux tableaux ; et le Poëte lit, à demi assis sur le bout d'une table.*)

« Que je plains l'homme solitaire
» Qui, froid, et comme inanimé,
» Semble abandonné sur la terre,
» Et, n'aimant rien, n'est point aimé !

LE PEINTRE.

Bon début.

SINCLAIR.

Oui.

LE POETE *continue.*

» Ah ! malheur au lâche égoïste !
» Un tel mortel, s'il en existe,
» Fait à-la-fois honte et pitié.
(Le Poëte paroît rechigner à ces vers.)
» Notre sort est digne d'envie :
» Il est trois vrais biens dans la vie,
» L'Amour, les Arts et l'Amitié.

LE PEINTRE.

Fort bien, tu n'as rien oublié !

SINCLAIR.

Je crois que le début n'est pas assez lié
Avec les derniers vers.

LE POETE.

Tu trouves ?

LE PEINTRE.

Il me semble
Que le début, la fin, s'accordent bien ensemble.

SINCLAIR *au Peintre.*

Oh ! tu trouves toujours tout excellent.

LE POETE.

Ma foi,
On ne te fera pas un tel reproche, à toi.

SINCLAIR.

Tant mieux. Je n'aime point, *malheur à l'égoïste* !
Encore moins, *un tel mortel, s'il en existe.*

LE POETE.

Tu n'aimes rien : il est aisé de critiquer.

LE PEINTRE.

C'est vrai, cela.

LE POETE.

Du moins, il faudroit m'indiquer.....

SINCLAIR.

Je t'indique le mal ; c'est déja quelque chose.

LE POETE.

Fort bien : mais le remède ?

SINCLAIR.

On pourroit, je suppose...

LE POETE.

Hé bien, quoi ?

SINCLAIR.

Je voudrois.... oui, plus de mouvement
Un tour plus vif....

LE POETE.

J'avois d'abord fait autrement.
Tenez.

(il récite de mèmoire.)

« Que je plains l'homme solitaire
» Qui, froid, et comme inanimé,
» Semble abandonné sur la terre,
» Et, n'aimant rien, n'est point aimé !
» Ne pas aimer ? est-il possible ?...
» C'est être mort qu'être insensible.
» S'il existe un tel homme, ô qu'il me fait pitié !...
» Dans un état obcur bien plus digne d'envie,
» Celui qui goûte en paix les vrais biens de la vie,
» L'Amour, les Arts, et l'Amitié ! »

LE PEINTRE.

Ah ! cette stance est beaucoup mieux tournée.

SINCLAIR.

Oui, sans doute, et la fin en est mieux amenée.

LE POETE.

Hé bien ! voyez un peu ! c'étoit mon premier jet.

LE PEINTRE.

C'est souvent le meilleur.

LE POETE *continue de lire.*

» Brillants enchanteurs que vous êtes !
» Où puisez-vous tous ces grands traits ?
» Peintres, musiciens, Poëtes,
» C'est l'Amour seul qui vous a faits.
» Il enflamme d'un beau délire
» La verve, les pinceaux, la lyre :
» Par lui tout est vivifié.

SINCLAIR.

Ahie !.. Ahie !...

LE POETE.

A quel sujet ! . .

SINCLAIR.

Vivifié me blesse.

LE POETE.

En quoi donc ? il exprime
Ce me semble . . .

SINCLAIR.

Il est là seulement pour la rime.

LE POETE.

Allons ! . . .

SINCLAIR.

Qu'en dit Armand ?

LE PEINTRE.

Je pense comme toi.
Je n'aime pas du tout *vivifié*.

LE POETE.

Pourquoi ?

LE PEINTRE.

Je ne sais.... mais.... d'abord, il est bien prosaïque.

SINCLAIR.

C'est le mot.

LE POETE.

Je soutiens qu'il est très-poëtique,
Et je crois....

SINCLAIR.

On peut bien se tromper, et surtout
Dans sa cause, Dorlis...

LE POETE *avec humeur.*

Avez-vous seuls du goût?

SINCLAIR.

Courage!.. allons!.. voilà notre auteur qui se fâche!
Tu fais, nous critiquons : chacun remplit sa tâche.

LE POETE.

La vôtre est assez douce.

SINCLAIR.

Avec toi?.. mais pas trop.

LE PEINTRE, *au Poëte.*

Je ne te conçois point. Disputer sur un mot!...
Je ne t'aurois pas cru vraiment, aussi tenace.

LE POETE.

Non.... C'est que...
(gaîment)
Je ne sais quel mot mettre à la place.

SINCLAIR.

Bon ! n'est-ce que cela ? l'on peut te le trouver.
Recommence ; je vais, moi, tâcher d'achever.

LE POETE *relit la strophe jusqu'à ces vers* :

» Il enflamme d'un beau délire
» La verve, les pinceaux, la lyre....

SINCLAIR.

A mon tour.

(hésitant à chaque vers.)

» Et partout où le feu du génie a brillé, . . .
» C'est un amant.... qui peint, qui chante son amie....
» O mortels !... bénissez les vrais biens de la vie,
» L'Amour, les Arts et l'Amitié.

LE PEINTRE.

Cela finit bien mieux.

LE POETE.

J'en conviens : de grand cœur
J'adopte ces vers-là : je veux m'en faire honneur.

SINCLAIR.

Tu m'en feras beaucoup.

LE PEINTRE, *au Poëte.*

Sois donc un peu docile,
Dorlis ; tu vois combien la critique est utile.

LE POETE.

Je le sais ; mais vois-tu ? le premier mouvement...
On n'est pas, mes amis, poëte impunément.

SINCLAIR.

Nous te rendrons cela de la bonne manière.

LE POETE.

Écoutez cette strophe, amis ; c'est la dernière.

» Mais les Beaux Arts et l'Amour même
» Ne rendroient heureux qu'à demi,
» Si du ciel la bonté suprême
» N'y joignoit le don d'un ami.
» Tendre Amitié ! tu nous consoles ;
» Tu rends nos talens moins frivoles,
» Nos plaisirs plus touchans et plus purs de moitié ;
» Et surtout de regrets tu n'es jamais suivie.
» Redisons donc : Il est trois vrais biens dans la vie,
» L'Amour, les Arts et l'Amitié. »

LE PEINTRE.

Cette strophe est touchante ; elle est pure.

SINCLAIR.

Oui : mon cher,
Sur ces paroles, moi, je prétends faire un air,
Où je mettrai, du moins, tout ce que j'ai de verve.

LE PEINTRE, *au Poëte.*

Tu l'inspires vraiment.

SINCLAIR.

Va, bien plus que Minerve,
Ce qui tous nous inspire, Armand, c'est l'amitié.

LE PEINTRE.

Oui, dans tous nos essais elle est bien de moitié.
C'est elle, quand elle a sa source dans l'estime,

Qui dans nos longs travaux nous soutient, nous anime,
Qui, nous rendant notre art et nos succès plus chers,
Par le bonheur d'autrui vient charmer nos revers ;
Amitié même à part, tout artiste est mon frère.

SINCLAIR.

Pourquoi faut-il qu'ailleurs on ait vu le contraire ?
Qu'on puisse l'un de l'autre être ennemi, jaloux,
Ne pas s'encourager, se chérir comme nous ! . .

LE PEINTRE.

Ah ! de grace, écartons cette triste pensée :
L'ame d'un noble artiste en seroit trop blessée.
Mais nous, du moins, mais nous, demeurons bien unis,
Et célèbres ou non, soyons toujours amis.

LE POETE.

Oui, mais à ces beaux noms de frères, de Poëtes,
Amis, ne donnons pas des bornes trop étroites.
L'architecte hardi, le sensible sculpteur,
Et l'acteur, du Poëte interprète enchanteur,
Le Graveur même enfin . . . Mais déjà tu les nommes,
Postérité, tu vois du même œil ces grands hommes,
Corneille, Lesueur, Molière, Girardon,
Lulli, Quinault, Lenôtre, et de nos jours Buffon,
Pigal, Cochin, Vernet, Gluck, Lekain et Voltaire,
D'artistes avoient tous ce sacré caractère.
Et de la vie humaine égayant le chemin,
Marchoient tous à la gloire, en se donnant la main.

LE PEINTRE.

Je suis touché, ravi d'une si belle image.

SINCLAIR.

SINCLAIR.

Aux modernes aussi j'aime qu'on rende hommage.
Mais surtout, ah ! respect, honneur aux anciens :
Ce sont, mes bons amis, vos maîtres et les miens.
La Grèce, cette riche et savante contrée,
D'âge en âge par nous devrait être adorée,
Comme une mère tendre et qui nous a nourris.

LE PEINTRE.

Aussi je la révère, amis, je la chéris.
Je sens que le talent s'anime, s'évertue,
A l'aspect, au seul nom d'une antique statue :
Elle saisit le cœur, elle attache les yeux,
Elle inspire un respect vraiment religieux.

SINCLAIR.

C'est que les arts n'ont pas la marche des sciences,
Qui croissent en marchant, vivent d'expériences ;
Et tout ce qu'enfanta l'imagination
Atteint du premier vol à la perfection.
Aussi, du grand Homère imitateur fidèle,
Virgile en tous les tems sera notre modèle ;
Du génie et du goût c'est le plus pur flambeau.

LE PEINTRE.

Où donc les anciens puisoient-ils ce vrai beau ?..

LE POETE.

Ils le puisoient, Armand, au sein de la nature :
Car ils étoient plus près de cette source pure.
Dans ces beaux jours, si bien appelés l'*âge d'or*,
Leur goût non-corrompu, leur âme vierge encor,

Dans la simplicité goûtoient mille délices :
Tous ces besoins nouveaux, tous ces plaisirs factices ;
Qui nous civilisant, vous ont bien altérés,
Des heureux anciens étoient tous ignorés.
Ils avoient plus de force et de verve en partage :
Ils analysoient moins, et sentoient davantage

LE PEINTRE.

Cependant, mon ami, tu sens bien vivement.

LE POETE.

Bien mieux que je ne puis exprimer, cher Armand.

SINCLAIR.

Allez, ce qu'on sent bien facilement s'exprime.

LE POETE.

Oui, si nous n'avions pas cette maudite rime !...

SINCLAIR.

Hai, tout en vous gênant, souvent elle vous sert.
Je veux que ce morceau paroisse à mon concert :
Il faut me le transcrire.

LE POETE.

Oui ? la chose est facile.

LE PEINTRE.

Dans ma chambre, Dorlis, tu seras plus tranquille.
Vas-y, tu trouveras de l'encre et du papier.

LE POETE.

Hé bien donc, avec soin je m'en vais copier,

Et tout en copiant corriger de plus belle.
A vos critiques, moi, j'ai l'air d'être rebelle :
Je suis docile, au fonds.

SINCLAIR.

Eh ! nous le savons bien.

LE POETE.

Sans adieu.

L'ELÈVE.

Cher Dorlis, si vous saviez combien
Je serois glorieux d'être votre copiste !

LE POETE.

Hé bien, très – volontiers, mon cher petit artiste.

LE PEINTRE.

(*à l'Élève.*)
Oui, oui, vas.

(*à ses deux amis.*)
Nous l'allons former tous à-là-fois.

L'ÉLÈVE.

Trop heureux d'être ainsi l'élève de tous trois !...

LE POETE.

Va, mon petit ami ; tu n'es pas seul le nôtre :
Ici, nous sommes tous élèves l'un de l'autre.

(*il sort avec l'élève.*)

SCÈNE II.

LE PEINTRE, SINCLAIR.

LE PEINTRE.

Bon ami!...

SINCLAIR.

Charmant!... mais à parler franchement,
Je ne suis pas fâché qu'il nous laisse un moment.
Nous voilà seuls enfin.

LE PEINTRE.

Mais quel air de mystère!..

SINCLAIR.

Oui, je veux te parler un peu de notre affaire.

LE PEINTRE.

Bon! de laquelle donc?.....

SINCLAIR.

Eh! dans ce moment-ci,
Une seule m'occupe, et j'ai bien du souci.
Armand, de tous mes pas je veux te rendre compte:
Déjà... tu vas trouver que ma marche est bien prompte;
Oui, je l'ai déja vûe....

LE PEINTRE.

Et qui donc?..

SINCLAIR.

Qui, mon cher?

Ton aimable voisine.

LE PEINTRE.

Ah ! mon Dieu ! mais, Sinclair,
Nous étions convenus, ma mémoire est fidèle,
Qu'avant de me revoir, tu n'irois point chez elle.

SINCLAIR.

Il est vrai... mais.... j'accours, je ne te trouve pas,
Armand... que te dirai-je ?.. Elle étoit à deux pas ;
Je me présente, et j'ai.... la hardiesse est grande,
Dès le premier abord, hazardé ma demande.

LE PEINTRE.

Mais, en effet Sinclair, c'est être expéditif.

SINCLAIR.

D'accord. Tu me connois : je suis ardent et vif.

LE PEINTRE.

Tes vœux sont agréés, sans doute ? . .

SINCLAIR.

Je l'ignore.

LE PEINTRE.

Comment ? elle n'a pas répondu ? . .

SINCLAIR.

Pas encore :
Elle alloit s'expliquer, quand ton père a paru.
Cependant, entre nous, ou du moins je l'ai cru,
La déclaration ne l'a point irritée.

De ma franchise même elle a paru flattée ;
Car jamais d'un amour respectueux et pur
Femme ne s'offensa.

LE PEINTRE.

Non. Aussi je suis sûr
Qu'à tes vœux, à ton offre elle sera sensible.

SINCLAIR.

Eh ! mais... avec le tems, cela seroit possible,
Surtout, si tu voulois un peu me seconder.

LE PEINTRE.

Moi, que je te seconde ?.. ah ! c'est trop demander.

SINCLAIR.

Mais de ton amitié j'espère cette preuve :
Tu peux me bien servir près de l'aimable veuve.

LE PEINTRE

Moi ? point du tout, Sinclair, et je n'ai nul pouvoir..,

SINCLAIR.

Je suis sûr du contraire : il est aisé de voir
Que pour toi, cher Armand, elle a beaucoup d'estime ;
Et l'on n'y peut avoir un droit plus légitime :
Oui, quand elle te nomme, ah ! c'est d'un ton....

LE PEINTRE.

Eh quoi ?
Elle a trouvé le tems de te parler de moi ?...

SINCLAIR.

Oh oui, car je l'ai mise exprès sur ce chapitre ;

Ton amitié près d'elle est bien mon plus beau titre..

LE PEINTRE.

Tu t'abuses...

SINCLAIR.

Je compte enfin sur ton appui.
Ne me refuses pas... Et, tiens, dès aujourd'hui,
Il faut voir Émilie, et plaider bien ma cause.

LE PEINTRE.

En vérité!..

SINCLAIR.

Sinclair sur toi seul se repose.

LE PEINTRE.

Je ne sais...

SINCLAIR.

Mon ami!...

LE PEINTRE.

Puisqu'enfin tu le veux,
Allons, je la verrai.

SINCLAIR.

Tu combles tous mes vœux.
Ah! grace à tes bons soins, s'il faut que je l'obtienne,
Quelle félicité va donc être la mienne!
Moi, l'époux d'Émilie!... Et je posséderois
Un si rare trésor, tant de vertus, d'attraits!..
Un tel hymen feroit le bonheur de ma vie:
N'est-ce pas?

LE PEINTRE.

Oui, ton sort seroit digne d'envie.

SINCLAIR.

Tu le verras, mon cher, et t'en réjouiras;
Car, sans doute, souvent tu nous visiteras.

LE PEINTRE.

Tu le sais, mon ami; je suis fort sédentaire :
Plus que jamais, surtout, je vivrai solitaire.

SINCLAIR.

Tu viendras avec nous te dissiper, au moins.
Je veux de mon bonheur avoir peu de témoins.
Mais toi, mon cher Armand, ce seroit bien dommage
Que tu ne vinses pas contempler ton ouvrage.
Ton père est éveillé.

SCÈNE III.

LE PEINTRE, SINCLAIR, M. ARMAND.

M. ARMAND.

ME voilà, mon ami.

LE PEINTRE.

Hé bien, vous avez donc, mon père, un peu dormi ?

M. ARMAND.

Je n'ai que fermé l'œil, suivant mon ordinaire.

LE PEINTRE.

Soyez toujours ici comme chez vous, mon père.

SINCLAIR, *à M. Armand.*

Daignez à ses amis faire le même honneur....
(au Peintre, un peu bas.)
Mon ami, c'est de toi que j'attends mon bonheur :
Tu ne m'oublieras pas, j'espère ?...

LE PEINTRE, *de même.*

Non, sans doute.

SINCLAIR, *de même.*

Tu la verras bientôt ?

LE PEINTRE, *de même.*

Eh oui.
(à part.)
Quoiqu'il m'en coute.

SINCLAIR.

Au revoir.
(à M. Armand.
Un espoir peut-il m'être permis ?
Demain, le cher Armand, et quelques bons amis,
Viennent me voir ; ayez, Monsieur, la complaisance
De vous y réunir. Votre seule présence
Saura nous inspirer une franche gaîté,
L'amour de la nature et la simplicité.

M. ARMAND

Oui, je suivrai mon fils.
(Sinclair sort.)

SCÈNE IV.

M. ARMAND, LE PEINTRE.

M. ARMAND.

C'est un ami sincère.

LE PEINTRE.

Oh oui ; je suis heureux en amis comme en père.

M. ARMAND.

Cher enfant !.. Ce jeune homme est peintre aussi?

LE PEINTRE.

Non.

M. ARMAND.

Non?

Quel est donc son état, oui, sa profession?..

LE PEINTRE.

A proprement parler, il n'en exerce aucune.
Il consacre aux beaux arts ses loisirs, sa fortune ;
Il a beaucoup de goût ; et moi, qui ne fais rien
Sans l'avoir consulté, je m'en trouve très-bien.
C'est peu de m'éclairer, de me guider ; plein d'âme,
D'enthousiasme même, il m'anime, il m'enflamme ;
Enfin....

M. ARMAND.

Enfin je vois qu'il ne fait rien au fond.

LE PEINTRE.

Peut-être : mais il est utile à ceux qui font.

C'est la meule en un mot, qui, sans couper soi-même,
Aiguise un fer tranchant..., votre faucille...

M. Armand.

J'aime
Cette comparaison.
(il regarde autour de lui.)
Voilà ton?...

Le Peintre.

Attelier.

M. Armand.

Ah! bon. Que de tableaux!

Le Peintre.

C'est tout mon mobilier

M. Armand, *souriant.*

L'autre chambre, en effet, m'a paru moins garnie.

Le Peintre

Oui, je ne reçois point ailleurs de compagnie:
Un Peintre, un Architecte, et mes deux bons amis,
Viennent ici me voir, et seuls y sont admis;
Simplicité chérie et qui sied à l'artiste!

M. Armand.

Je l'aime fort aussi; mais il faut qu'on subsiste.
En voyant ces tableaux, je te dirai tout bas,
« Puisqu'ils sont toujours là, tu ne les vends donc pas? »

Le Peintre.

Permettez: ces tableaux ne sont pas tous à vendre:

Dans notre état, mon père, il faut savoir attendre;
Et quand seul, en secret, on s'exerce, on s'instruit,
Déjà de son travail on recueille le fruit.

M. Armand.

J'entends : mais tout cela me paroît un peu vuide.
Nous autres campagnards, nous tenons au solide ;
Je crois que mon cher fils n'y songe pas assez.

Le Peintre.

J'ai peu d'ambition, et vous me connoissez.

M. Armand.

Mais, je crains qu'entre nous, tu ne sois dans la gêne.
Par malheur, et cela me fait bien de la peine,
Je ne puis t'envoyer que de foibles secours.

Le Peintre.

Ah !...

M, Armand.

J'ai d'autres enfans; l'année a bien des jours.

Le Peintre.

Dès long-tems, vos bienfaits ont comblé la mesure :
Et quand pourrai-je, hélas! payer avec usure?..
En attendant, je vis de mon foible talent.
Mais si, comme par fois je l'espère en tremblant,
Je puis me faire un nom; si mes heureux ouvrages
Du public indulgent obtiennent les suffrages ;
Nous aurons tous alors ce peu qui nous suffit :
Alors, n'en doutez pas, mon père, le profit,
La réputation, tout doit venir ensemble.

M. Armand.

La réputation ! . . . Dans tes lettres, ce semble,
Tu te sers bien souvent de cette expression.
Tu n'as pas même ici de réputation.
J'en viens d'avoir la preuve aux portes de la ville.
J'ai demandé ton nom : ah ! oui ; peine inutile ! . . .
On ne te connoît point. Hélas ! . . mon pauvre ami,
Plutôt que de languir et de vivre à demi,
Ne valoit-il pas mieux nous demeurer fidèle ?
N'abandonner jamais la maison paternelle ?
Ne vaudroit-il pas mieux, du moins, y revenir ?
As-tu donc tout-à-fait perdu le souvenir
Du Breuil, de notre ferme et des belles prairies,
Du moulin, de ces eaux autrefois si chéries ? . .

Le Peintre.

(il court à son carton.)

Les oublier, mon père ? . . . Eh mais, voici le Breuil, . . .
Le côteau de Marvet, . . le moulin de Vigneuil, . .
Vous allez retrouver ici vos paysages.

M. Armand *les parcourant.*

Oui, je les reconnois : voilà de bons ouvrages.

Le Peintre, *toujours les yeux attachés sur ces paysages.*

Lieux charmans ! . . Ah ! jamais je ne vous oublierai.
Non, mon pays natal m'est trop cher, trop sacré ;
Je goûte, en y songeant, une douceur extrême.
Je vous dirai bien plus : c'est ce souvenir même
Des jeux de mon enfance, et des plaisirs touchans
Que je goûtois alors, qu'on ne goûte qu'aux champs,

C'est ce pur sentiment de la belle nature ;
Qui donne un caractère, un charme à ma peinture...
Elle seule m'inspire en mes foibles travaux ;
Et si je vaux un peu, c'est par là que je vaux.

M. Armand.

Eh ! reviens parmi nous : tu vaudras davantage.
C'est de notre côté qu'est le meilleur partage.
Au lieu de t'enfermer ainsi dans un grénier,
Car c'en est un enfin que ton bel attelier.
Viens travailler au Breuil, mais en pleine campagne ;
Dans les prés, dans les bois, au haut de la montagne ;
Laisse à des mains d'enfant, ces crayons, ce pinceau,
Prends la charrue, Armand, et viens voir un tableau
Plus beau que tous ceux-là : tu dis que la peinture
Est l'imitation de la belle nature :
Hé, ne l'imite pas, et viens la cultiver.

(Pendant ce discours, le Peintre, appuyé sur son carton, fixe son père, dans une espèce d'extase.)

Tu ne m'écoutes pas !... tu te mets à rêver :
A ce que je lui dis, voyez donc s'il prend garde !..
Mais comme il est distrait, et comme il me regarde !..
Armand !...

Le Peintre, *sortant de sa rêverie.*

Mon père !..

M. Armand.

Hé bien ?.. que fais-tu ?

Le Peintre.

Pardonnez ;
Ce front ouvert, ces traits par le temps sillonnés,

Et ces beaux cheveux blancs, et cet air vénérable,
Oui, tout cela feroit une tête admirable.

M. Armand.

Bon!... Il ne s'agit pas de tout cela : mais quoi?..
Si toutes mes raisons ne peuvent rien sur toi,
Du moins, songe à l'amour de la tendre Julienne :
Car de ton âme ici je juge par la sienne :
Dès tes plus jeunes ans, cher Armand, tu l'aimois ;
Ces premières amours ne s'effacent jamais.
Heureux d'être l'époux d'un fille si sage!..

Le Peintre.

Ah! ne me parlez point encor de mariage.
C'en est fait ; je suis tout au travail, à mon art...

M. Armand.

Mon art, dis-tu toujours!.. est-il seul par hazard?..
Mon état est, je crois, un art aussi.

Le Peintre.

Sans doute.
C'est le premier. Mais quoi? je suis une autre route :
Pour arriver au but, il faut bien plus d'un jour.

M. Armand.

O que si, revenant à ton premier séjour,
Tu goûtois un instant de notre agriculture!..
On te verroit bientôt oublier ta peinture.

SCÈNE V.

M. ARMAND, LE PEINTRE, LE POETE.

LE POETE *de loin.*

OUBLIER sa peinture ? . Armand ? . . qu'entends-je donc ?.

LE PEINTRE.

C'est mon père, Dorlis.

LE POETE.

Ah Dieu ! . . Monsieur, pardon.

LE PEINTRE, *à son père.*

C'est un Poëte aimable.

M. ARMAND.

Ah ! . . qu'est-ce qu'un Poëte ?

LE PEINTRE.

De la nature aussi c'est un digne interprète :
Il fait des vers.

M. ARMAND.

Des vers ! . .

LE POETE, *à M. Armand.*

Eh quoi ! le détourner
D'une si belle étude ? . . .

M. ARMAND.

Oui, pour le ramener
A la

A la nature; elle est, je crois, encor plus belle.

LE POETE.

A la nature ?.. Armand lui fut toujours fidèle.
Elle est l'unique objet de ses vœux, de ses soins :
Il ne voit qu'elle enfin ; en voici les témoins....
Et des témoins pareils, vous pouvez bien les croire :
Pour ne citer qu'un seul de ces tableaux d'histoire,
Voyez Cincinnatus, Consul cultivateur,
Qui labouroit son champ d'un bras triomphateur :
Rome, déja par lui tant de fois secourue,
L'appelle encor, l'arrache à sa douce charrue :
Il la quitte à regret.

M. ARMAND.

Ah ! vraiment, je le crois,

LE POETE.

Enfin, partout ici la nature.

M. ARMAND.

Oui, je vois.
Mais la cause d'Armand est bien un peu la vôtre ;
Et vous-vous soutenez à merveille l'un-l'autre.

LE PEINTRE.

C'est un ami qui parle.

LE POETE.

Ami, j'en fais l'aveu,
Mais qui n'est pas aveugle ; et l'on verra dans peu
Si je parle au hazard !.. Oui, vous même, peut-être ;

Avant de regagner votre asyle champêtre,
Vous entendrez partout proclamer hautement
Et l'ouvrage et le nom de votre cher Armand,
Et le hameau du Breuil, et cette simple ferme
Où l'on vit du génie éclore l'heureux germe :
Sa renommée enfin, qui jamais ne mourra,
Sur vous, sur tous les siens un jour se répandra.

M. Armand.

Ce que vous m'annoncez, seroit-il donc possible ? . .
A son bonheur je suis bien loin d'être insensible.
Mais faut-il que je croie ? . .

Le Peintre.

Imagination.
Sans trop prêter l'oreille à sa prédiction,
J'attends le sort qu'un jour l'avenir me réserve.
Pour le voir, que le ciel bien long-tems vous conserve !

M. Armand.

Excellent fils ! . . .

Le Peintre.

Dorlis, il faut nous réunir
Pour promener mon père et le bien divertir.
Si nous lui faisions voir, dès demain, le spectacle ? . .

Le Poete.

Sans doute à ce projet je ne vois point d'obstacle.

Le Peintre.

Mais de ta tragédie il faut le régaler,
De ta dernière.

LE POETE.

Hé bien, vous n'avez qu'à parler.
Heureux de concourir aux plaisirs de ton père !...
On aura bien pour moi cet égard-là, j'espère :
Je m'en vais dire un mot là-bas, et je suis sûr
Qu'on me jouera demain.

LE PEINTRE.

C'est un plaisir bien pur
Que vous aurez, mon père ; oh ! je vous le proteste.

LE POETE.

Moi, je ne ferai point ici l'auteur modeste.
Mais si ma pièce peut vous plaire, en vérité,
Jamais succès, Monsieur, ne m'aura plus flatté !

M. ARMAND.

J'accepte avec plaisir : mais adieu ; je vous quitte.
A ces Dames il faut que je rende visite.

LE PEINTRE.

Je vous suis. Nous avons à nous dire deux mots.

M. ARMAND.

Je vous laisse tous deux parler vers et tableaux.

(il sort en souriant.)

SCÈNE VI.

LE PEINTRE, LE POETE.

LE PEINTRE.

Ai-je raison d'aimer, de révérer mon père ?...

LE POETE.

Oui certes, comme toi je l'aime et le révère ;
Pourvu qu'il sache un peu sentir ce que tu vaux,
Et ne t'arrache point, surtout, à tes travaux.

LE PEINTRE.

Mon père goûte peu mon art, ta poësie,
Et traite tout cela de jeu, de fantaisie.

LE POETE.

Je suis plus juste, moi ; car j'adore les champs.

LE PEINTRE.

On a contrarié de même tes penchans.
Dorlis.... toujours un père à bon droit se défie ;
Et c'est l'événement qui seul nous justifie :
Mais d'un plus grand malheur je me vois menacer.

LE POETE.

Bon !

LE PEINTRE.

Émilie....

LE POETE.

Hé bien ?...

LE PEINTRE.

Il n'y faut plus penser.

LE POETE.

Et pourquoi donc ?

LE PEINTRE.

Un autre en a fait la demande ;
Il sera préféré : sa fortune est plus grande :
Puis, il est plus aimable, et... regret trop amer !...
Cet autre est mon ami.

LE POETE.

Ton ami ?

LE PEINTRE.

C'est Sinclair.

EE POETE.

Sinclair ?.. ô Dieu !.. qu'entends-je ? il l'aimeroit ?

LE PEINTRE.

Il l'aime :
Il l'a vue, il suffit ; il me l'a dit lui-même.
Il a fait plus ; il vient d'implorer mon appui.

LE POETE.

Comment ?

LE PEINTRE.

Il m'a prié d'oser parler pour lui.

LE POETE.

Et qu'as-tu su répondre à cette vive instance ?

LE PEINTRE.

Eh mais...., mon cher, après un peu de résistance,
J'ai, je te l'avouerai, promis....

LE POETE.

Bon ! de parler
En faveur d'un rival, enfin de t'immoler.
Un pareil dévoûement est sublime, héroïque.

LE PEINTRE.

Je ne me pique point d'une vertu stoïque.
Le sacrifice est grand ; mais enfin, je le doi
A l'ami qui m'implore, et qui se fie à moi,
A notre veuve même : oui, ce seroit dommage
De détourner loin d'elle un si brillant hommage.
Sinclair est jeune, aimable ; il possède un grand bien ;
Et moi, Dorlis, et moi, tu le sais, je n'ai rien,
Rien que le vague espoir d'un peu de renommée.
Émilie à l'aisance étoit accoutumée,
Et va la retrouver, dans cet heureux instant :
Voudrois-je lui ravir le bonheur qui l'attend ?

LE POETE.

Bon Armand ! mais crois-moi, tu ne la connois guères :
Je juge mieux que toi celle que tu préfères.
Va, va, Sinclair fût-il cent fois plus riche encor,
Il est, Armand, il est un précieux trésor,
Qui mieux que la richesse en secret touche et flatte
Un cœur sensible et pur, une âme délicate :

Et ce rare trésor, mon ami, c'est l'honneur;
L'estime générale, et surtout le bonheur.

LE PEINTRE.

Ton amitié toujours et t'aveugle, et t'abuse.

LE POETE

Eh ! c'est ta modestie outrée et sans excuse,
Qu'il faut seule accuser de la perte d'un bien
Qui feroit le bonheur d'Émilie et le tien.
Je réponds....

LE PEINTRE.

Mon ami !... ménage moi, de grace.

LE POETE.

Que ne puis-je parer le coup qui te menace !...
Si je disois un mot à Sinclair....

LE PEINTRE.

Ah ! bon Dieu !
Jamais.

LE POETE, *à part.*

Je puis le dire, au moins, sans ton aveu.
(haut.)
Je te quitte.

LE PEINTRE.

Déjà ?...

LE POETE.

Va retrouver ton père;
Moi, je cours m'occuper d'une pressante affaire.

LE PEINTRE.

Hé bien donc, à ce soir.

LE POETE.

Oui.

(à part.)

Les momens sont chers :
Servons bien, mon ami ; puis, nous ferons des vers.

(il sort.)

SCÈNE VII.

LE PEINTRE *seul.*

ALLONS près d'Émilie accomplir ma promesse.
Mais pourrai-je d'un autre exprimer la tendresse ?...
— Leur bonheur en dépend. — Quand je fais tout pour toi,
Pure, sainte amitié, du moins inspire-moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

(la scène est dans l'attelier.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PEINTRE *seul.*

C'EN est donc fait !... J'ai su me faire violence :
— Pendant que je parlois, on gardoit le silence.
— On ne soupçonnoit point les pénibles combats....
— J'ai rempli mon devoir : je ne m'en repens pas.
— Que devenir, Armand ? tu n'as plus d'espérance.
Ce but de tes travaux, ce prix de ta constance,
N'existe plus pour toi : tout cela t'est ravi ;
Et par qui ? Juste ciel !... par ton meilleur ami.

(Il ouvre un livre qu'il a sous sa main.)

J'ai dit avec l'auteur de la Métromanie :
« La sensibilité fait tout notre génie. »
Mais je ne dirai point avec lui dans ce jour :
« Muses, tenez-moi lieu de fortune et d'amour. »
Sans doute, vous pouvez tenir lieu de fortune :
Pour un cœur délicat cette perte est commune :
Mais l'amour.... ah ! l'amour ! qui peut en tenir lieu ?
Je sens, avec l'espoir, s'éteindre tout mon feu.

(Il jette le livre, et reste plongé dans sa rêverie, puis il se réveille et se lève.)

L'inaction pourtant me seroit plus contraire ;
Je crois que le travail pourra seul me distraire.

SCÈNE II.

LE PEINTRE, M. ARMAND.

M. ARMAND, *de loin.*

JE l'aurois parié : le voilà qui compose !
Il travaille sans cesse et jamais ne repose :
Il semble que vraiment il y soit condamné.

LE PEINTRE, *allant à son père.*

Pardon.... C'est qu'un moment je m'etois éloigné...
Pour finir....

M. ARMAND.

Se peut-il que déjà l'on me fuie ?
Moi, je viens te chercher : loin de toi je m'ennuie.

LE PEINTRE.

Combien de fois aussi je vous ai regretté !..

M. ARMAND.

Je le crois.... Ah ! mon fils !... pourquoi m'as-tu quitté !

LE PEINTRE, *après un moment de réflexion*

Je ne vous quitte plus : oh non, je vous l'assure.
Je sens que j'ai besoin des champs, de la nature :
Après un long exil, oui, je veux respirer,
Savourer l'air natal, et me régénérer :
C'en est fait, près de vous, dans une paix profonde....

M. ARMAND.

Oui, n'est-ce pas ? Il n'est que cela dans le monde :

Et cela vaut bien mieux qu'un chimérique honneur :
Quoi ? tu consentirois à goûter le bonheur ?
Tu voudrois avec moi repartir ?...

LE PEINTRE.

Oui, mon père :
Quand vous repartirez, je vous suivrai, j'espère.

M. ARMAND.

Est-il vrai, cher Armand ? ne me trompes-tu pas ?

LE PEINTRE.

Non, croyez qu'avant peu je vole sur vos pas....

M. ARMAND., *vivement.*

Eh bien, quand partons-nous ?

LE PEINTRE.

Vous arrivez : il semble...

M. ARMAND.

Eh ! qu'importe, pourvu que nous soyons ensemble ?
Je suis peu curieux de voir ce pays-ci :
C'est pour toi, pour toi seul que je venois ici ;
Et je suis trop content, dès lors que je t'emmène.

LE PEINTRE.

Reposez-vous, mon père, au moins cette semaine.

M. ARMAND.

Je suis tout délassé, mon fils ; et dès demain,
Si tu le veux, du Breuil nous prendrons le chemin.

LE PEINTRE.

Après demain ?....

M. ARMAND.

Hè bien, après demain ; j'y compte ?
Ils seront bien surpris de cette marche prompte.
Ils ne m'attendent pas.... Ainsi donc, au plus-tard,
Nous partons dans deux jours ?....

SCÈNE III.

M. ARMAND, LE PEINTRE, SINCLAIR.

SINCLAIR, *de loin.*

ET qu'est-ce donc qui part
Dans deux jours ?

M. ARMAND.

C'est Armand.

SINCLAIR.

Bon ! quel dessein étrange ?
(au Peintre.)
Tu ne partiras point.

LE PEINTRE.

Si fait.

SINCLAIR.

Eh ! non,

M. ARMAND.

Qu'entends-je ?
Vous voulez empêcher ?....

SINCLAIR.

Vous le pressez en vain :
Le cher Armand ne peut partir après demain.

M. ARMAND.

Pourquoi ? quelle raison ?...

SINCLAIR.

Une raison très-forte :

M. ARMAND.

Sur l'amour filial en est-il qui l'emporte ?

SINCLAIR.

Cet amour-là... par fois... cède à tel autre amour.
Mais Armand saura tout accorder en ce jour.

LE PEINTRE.

Pardon, je n'entends pas....

SINCLAIR.

Permettez, je vous prie.
(il va à la coulisse.)
Entrez, mes amis.

LE PEINTRE.

Qu'est-ce ?...

M. ARMAND.

Un tableau, je parie :
Il n'en a pas assez peut-être de tableaux !....

SCÈNE IV.

LES MÊMES, deux PORTEURS, *avec un Tableau et une Estampe.*

LE PEINTRE.

AH, ah ! C'est mon Tobie !

SINCLAIR.

Oui.

LE PEINTRE.

Mais, à quel propos
Me l'apporter, à moi ?.... Ce sera par mégarde.

SINCLAIR.

Depuis assez long-tems ta voisine le garde;
Et je crois qu'elle peut à présent s'en passer.
(aux Porteurs.)
Mes amis, c'est ici qu'il faudroit le placer.
(Ils sortent)

SCÈNE V.

M. ARMAND, LE PEINTRE, SINCLAIR.

LE PEINTRE, *voyant Sinclair cacher l'Estampe.*

ET cela, qu'est-ce donc ?...

SINCLAIR.

Oh ! c'est une autre affaire :
Il n'est pas tems encor d'éclaircir ce mystère.

M. Armand.

Voilà donc ce Tobie!.. Eh mais, il est très-beau.
Voyons un peu.

(Il tire ses lunettes de sa poche.)

Sinclair.

Fort bien : observez ce tableau.

(Pendant que le vieillard est assis devant le tableau et l'examine, Sinclair entraine le Peintre à l'autre bout de la scène, et lui parle à demi-voix.)

Sinclair.

Savez-vous bien, Monsieur, que j'ai fort à me plaindre ?
Dorlis m'a tout appris : il n'est plus tems de feindre.
Me tromper ! Est-ce-là, cruel, de l'amitié ?
A vous, de bonne foi, je m'étois confié.
De quel droit vouliez-vous me faire un sacrifice,
Tandis qu'il n'en est point que pour vous je ne fisse ?

Le Peintre.

Mais....

Sinclair.

Où m'alloit mener une funeste erreur ?
Il m'exposoit à faire à jamais son malheur.
Il aime, il est aimé de la charmante veuve....

Le Peintre.

Qui vous dit qu'elle m'aime ?..

Sinclair.

Eh ! va, j'en ai la preuve,
Et tu l'auras bientôt.

M. Armand.

M. ARMAND.

Ce bon-homme est parfait.

SINCLAIR.

Le tableau tout entier est d'un très bel effet.
(revenant au Peintre.)
Tout peut se réparer : il en est tems encore,
Grace à Dorlis....

LE PEINTRE.

Eh mais... que me veux-tu ?... j'ignore....

M. ARMAND, *toujours assis devant le tableau.*

Tout cela parle au cœur, cela doit-être bien :
Cet ange, ce bon fils, et jusqu'au petit chien,
Cette peinture-là paroît si naturelle !...

LE PEINTRE, *plein de joie.*

Vous êtes donc content ?

SCÈNE VI.

M. ARMAND, LE PEINTRE, SINCLAIR, LE POETE.

LE POETE, *de loin.*

AMIS, grande nouvelle !...

SINCLAIR.

Quoi !..

LE POETE, *au Peintre.*

Vous ne savez pas ? Je viens te l'annoncer :
J'ai couru.... le premier j'ai voulu t'embrasser.
Hé bien, Monsieur Armand, nous direz-vous encore
Qu'à peine vos talens ont commencé d'éclore ?
Parlerez-vous encor de vous avec mépris ?

SINCLAIR.

Comment ?

LE PEINTRE.

Que veux-tu dire ?

LE POETE.

Il remporte le prix.

SINCLAIR.

Le prix ?...

LE POETE.

Oui, j'en suis sûr, et je viens de l'entendre.

M. ARMAND.

Quoi, ce prix... dont tantôt ?... aurois-je pu m'attendre ?

LE PEINTRE.

Est-il possible ?

SINCLAIR.

Oh oui, nous te l'avions promis,
Et les maîtres de l'art ont l'œil de tes amis.

SCÈNE VII.

M. ARMAND, LE PEINTRE, LE POETE, SINCLAIR, ÉMILIE, Mad. ALIX, L'ÉLÈVE.

Mad. ALIX, *de loin en accourant,*

OU donc est-il ?... je veux l'embrasser.

LE PEINTRE.

Ah ! Madame....

ÉMILIE.

Je partage sa joie, et du fond de mon ame.

LE PEINTRE *à Émilie.*

Ah ! croyez...

SINCLAIR.

Il n'a pas la force de parler.

LE PEINTRE.

Mon père !...

M. ARMAND.

O mon cher fils !...

LE PEINTRE.

Je me sens accabler ;
Et je crains quelquefois que ce ne soit un rêve.

LE POETE.

Non, non.

L'ÈLÈVE, *courant se jetter au col du Peintre.*

Le prix ! Armand !... Et je suis son élève !...

LE POETE, *au Peintre.*

Je m'acquitte avec toi de mon dernier succès :
Je jouis maintenant comme tu jouissois.

M. ARMAND.

Mon fils remporte donc un prix considérable !

SINCLAIR.

Considérable ? Oh oui, car il est honorable.

M. ARMAND.

L'honneur est un grand point ; mais enfin je voudrois....

SINCLAIR.

Le reste est peu de chose et doit suivre de près.
(au Peintre.)
Tu n'as plus maintenant d'objection à faire :
Ne dis plus que tu n'es qu'un artiste vulgaire :
Mais je t'annonce encore un triomphe plus doux,
Un prix bien plus flatteur.

LE PEINTRE.

Lequel ?

SINCLAIR *allant chercher l'estampe.*

Ah ! venez tous.

ÉMILIE.

Ah ! Dieu ! que vois-je ?...

SINCLAIR, *à Émilie.*

En vain vous voudriez vous taire :
Ceci de votre cœur révèle le mystère.

LE PEINTRE.

Quoi ? c'est le même ouvrage ?...

SINCLAIR, *montrant Émilie.*

Armand, voici l'auteur :

Mad. ALIX.

Eh, oui, je le savois.

L'ÉLÈVE.

Eh quoi, c'est de ma sœur ?...

SINCLAIR.

Oui, trop heureux Armand ! c'est encor ton Tobie !..
C'est d'après ce tableau que ta sensible amie
Grava dans le silence,... heureuse au fond du cœur
D'avoir toujours présent ou l'ouvrage, ou l'auteur !...

M. ARMAND.

Comment ! Madame a fait cet ouvrage !...

LE PEINTRE.

Émilie !..

ÉMILIE.

(à Sinclair.)
Ah ! cruel !.. Ainsi donc mon maître m'a trahie !..

SINCLAIR.

Heureuse trahison dont mon cœur s'applaudit !..
J'ai deviné d'abord le vrai maître, et j'ai dit :
« Si l'amour a jadis inventé la Peinture ;
» Il doit avoir aussi fait naître la Gravure. »

LE PEINTRE.

Émilie !...

ÉMILIE,

Ah ! comment lever les yeux sur vous ?

LE PEINTRE.

Et moi, que vous répondre en des momens si doux ?..

SINCLAIR, *à M. Armand.*

Êtes-vous satisfait ? pas tout-à-fait, peut-être ?
Dans vos yeux inquiets, oui, je crois reconnoître...
Que vous cherchez encore à travers tout cela,
Comment, par quels moyens Armand subsistera.
Eh ! depuis trop long-tems je partage vos craintes.
Le, cruel a bravé mes prières, mes plaintes :
Tant qu'il fut seul et libre, il pût me refuser ;
Mais tout change :

(à Émilie.)

Madame ! ah ! daignez m'excuser :
A des desirs si purs ne soyez point contraire :
Consolez-moi du mal que j'ai pensé vous faire.

(à M. Armand.)

Vous, Monsieur, appuyez le plus cher de mes vœux :
Faites ici le père, et dites : « Je le veux. »

M. ARMAND.

Mon fils..., cette offre-là me paroît bien sincère :
Moi, je suis fier aussi ; mais je crois...

LE PEINTRE.

Ah ! mon père !

(à Sinclair.)

Ton offre est belle, grande; elle a dû m'émouvoir:
Mais c'est à mon talent que je veux tout devoir.
Affranchi désormais d'une crainte importune,
Je réponds de mon sort; laissons-là la fortune.

LE POETE.

Voilà ce que je sens et ce que j'aurois dit.

SINCLAIR.

Cruels!... en gémissant, Sinclair vous applaudit.

LE POETE.

Des talens et des cœurs sympathie adorable!...
Vous vintes à propos, ô père vénérable,
Pour consacrer, bénir à nos regards charmés,
L'union de deux cœurs l'un pour l'autre formés.

M. ARMAND.

Enfans, de tout mon cœur: ah! je me sens revivre...

(à son fils.)

Je ne te presse plus, mon ami, de me suivre.
A vivre, à peindre ici, le ciel t'a destiné:
Il faut remplir l'état pour lequel on est né.
Je le sens à présent, j'en fais l'aveu sincère,
L'art du Cultivateur n'est pas seul nécessaire.

LE PEINTRE.

Vous avez bien raison: tous, par divers chemins,

Tendent au même but, au bonheur des humains.
Je veux y concourir ; et redoublant de zèle,
Averti du talent que ce jour me révèle,
Puissai-je, entre mon père et ma tendre moitié,
Être heureux par l'Amour, les Arts et l'Amitié !

FIN.

SCÈNE.

SUPPRIMÉE A LA REPRÉSENTATION.

ACTE III. SCÈNE I. entre les trois ARTISTES.

(après la strophe de l'Amitié.)

LE PEINTRE.

Cette strophe est touchante, elle est pure... mais tien,
L'éloge de Sinclair vaudra mieux que le mien.

(Sinclair s'est mis au Piano, et prélude.)

LE POETE.

Écoutons : puis « Les vers sont enfants de la Lyre :
» (a dit Lamothe) il faut les chanter, non les lire. »

(à Sinclair.)

Hé bien, quoi ?...

SINCLAIR, *prenant le cahier des mains du Poëte*

Donne, et cause avec Armand, mon cher :
Moi, pendant ce tems-là, je vais finir mon air.

LE POETE.

Bon.

(au Peintre.)

Laissons-là mes vers : parlons de ton *Artiste.*

LE PEINTRE.

Volontiers ; car je sens que mon ouvrage existe.

LE POETE.

Tant mieux. Tu conçois donc ?...

LE PEINTRE, *mettant le doigt sur son front.*

Oui, j'ai là mon tableau :
Voilà mon Peintre : il tient d'une main son pinceau,
L'autre est sur son cœur.

LE POETE.

Non.

LE PEINTRE.

Il a l'œil du génie,
Et l'oreille sensible aux sons de l'harmonie ;
Ce que j'indiquerai peut-être.... Eh mais,... comment ?

SINCLAIR, *de loin.*

En montrant une harpe ou quelque autre instrument.

LE PEINTRE.

Il vous mène de front vers, musique, peinture.

SINCLAIR, *toujours à son piano.*

Un de tes vers, Dorlis, me met à la torture.
Le rithme n'en est point coulant, harmonieux.

LE POETE, *de loin.*

Eh bien, mets-en un autre, et fais tout pour le mieux.
(au Peintre.)
Poursuis.

LE PEINTRE.

Tout près, debout, le Poëte, son frère....

LE POETE.

Le Poëte?...

LE PEINTRE.

Oui, sans doute, et l'on verra, j'espère,

Au feu de ses regards, à son geste animé,
Qu'il récite des vers, dont le Peintre est charmé.

LE POETE.

Ce Peintre là, c'est toi.

LE PEINTRE.

Le mien est bien en verve.

LE POETE.

Je le vois.

LE PEINTRE.

Apollon, ou peut-être Minerve,
Au-dessus de sa tête agitant un flambeau,
Lui fait, dans le lointain, entrevoir le vrai Beau.
Vision céleste!...

LE POÈTE.

Oui. Mais, dis-moi, cette image,
La verra-t-on, Armand?

LE PEINTRE.

Non, certes.

LE POETE.

C'est dommage...

LE PEINTRE.

Moi, peindre le vrai Beau, Dorlis!.. et quel mortel
Oseroit l'essayer, fût-il un Raphaël?

LE POETE.

Mais en effet...

SINCLAIR, *sans se déranger.*

Sans doute, il seroit impossible:

C'est un être idéal, qui n'a rien de sensible,
Qui toujours se dérobe à l'œil observateur.
L'artiste en a l'image empreinte au fond du cœur :
C'est un sentiment pur... exquis... que vous dirai-je ?..
Un... je ne sais quoi... dont...

LE PEINTRE.

Voyez !.. comment peindrai-je
Ce Beau que tu ne peux définir seulement ?
Je voudrois l'indiquer.

LE POETE.

Alors, écoute, Armand.
Trace un rayon brillant, qui s'échappant du ceintre,
Vienne se réfléchir sur la face du Peintre,
Et, comme une auréole, environne son front.

SINCLAIR.

Ingénieuse idée !..

LE POETE.

Autour, se groupperont,
Dans un désordre heureux, mille petits Génies ;
Auxquels on pourra voir les trois Grâces unies,
Tous souriant au Peintre et lui jettant des fleurs,
Aiguisant ses crayons, et broyant ses couleurs,
Tous vivans, animés d'un aimable délire ;
Et qu'en leurs mains, ciseau, compas, équerre, lyre,
Bustes et médaillons, attirant les regards,
Fassent dire à l'instant : « Ah ! voici tous les Arts ! »

LE PEINTRE.

Oui, que ce peu de mots et m'échauffe, et m'éclaire !..

Cher Dorlis ! . . mon ami ! mon ange tutélaire !

LE POETE.

Je m'acquitte envers toi : rien n'est plus naturel.

SINCLAIR.

Bon. Voilà mon air fait et noté : Florimel,
Viens nous le chanter.

L'ÉLÈVE

Moi, de tout mon cœur ; mais puis-je
A livre ouvert ? . .

SINCLAIR.

Je vais te suivre ; viens, te dis-je.

L'ÉLÈVE.

Volontiers : mais j'ai peur....

(Il joue et chante.) (*)

SINCLAIR.

A merveille, mon cher.

LE POETE.

Bien joué ; bien chanté.

(*) Le compositeur Dalayrac, connu par tant de charmans ouvrages, avoit eu la complaisance de faire un air sur mes stances, dont j'ai fait le sacrifice avec bien du regret. Mais j'aime à croire qu'il ne sera pas perdu pour le public : et c'est ce qui m'a déterminé à conserver en variantes, ces vers supprimés lors des répétitions.

LE PEINTRE.

Fort bien : aussi ton air,
Il est charmant. Voyez comme vîte il compose !

LE POETE.

Surtout, comme de rien il a fait quelque chose !..

SINCLAIR.

Tes vers m'inspirent, oui, mais surtout l'amitié. etc. etc.